

Cet ouvrage est la première présentation systématique en français de l'ethnométhodologie, de ses origines sociologiques et philosophiques ainsi que de sa place parmi les théories classiques des rapports entre langage et action.

L'ethnométhodologie est un courant sociologique récent qui conjugue des réflexions philosophiques sur le langage avec la tradition sociologique américaine. Elle propose une perspective nouvelle sur la réalité sociale et sur les manières de l'étudier. Partant de l'observation que le langage n'est pas seulement une ressource pour les sociologues mais pour chacun de nous, la question se pose de savoir comment le langage permet simultanément de commenter la réalité sociale et de contribuer à sa production. Cette question place la pragmatique au cœur de l'analyse du langage et de la théorie sociologique.

Dans une première partie LANGAGE ET ACTION SOCIALE présente l'ethnométhodologie et sa perspective originale sur la question fondamentale de la sociologie, la question de l'ordre social. Une seconde partie est un mouvement de retour sur les origines philosophiques de l'ethnométhodologie. Il ne s'agit pas seulement de retracer une histoire des idées. Retrouver les problèmes philosophiques qui sont à l'origine de cette nouvelle approche, c'est aussi discuter des bénéfices que ces problèmes peuvent tirer des observations du langage tel qu'il est utilisé.

ISBN 2-8271-0329-X

Documents économiques

31

# Langage et action sociale

Aspects philosophiques et sémiotiques  
du langage  
dans la perspective  
de l'ethnométhodologie

par JEAN WIDMER



INSTITUT DES SCIENCES ÉCONOMIQUES  
ET SOCIALES  
DE L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG SUISSE

31

Editions Universitaires Fribourg Suisse

# Langage et action sociale

Aspects philosophiques et sémiotiques  
du langage  
dans la perspective de l'ethnométhodologie

par Jean Widmer

ÉDITIONS UNIVERSITAIRES FRIBOURG SUISSE

*A Raquel, Vania et Frédéric,  
dont la présence a rendu possible  
ce travail*

Publié avec l'aide du Conseil de l'Université de Fribourg Suisse

© 1986 by Editions Universitaires Fribourg Suisse  
Imprimerie Saint-Paul Fribourg Suisse  
ISBN 2-8271-0329-X

'What is the use of studying philosophy,  
if all that it does for you is to enable  
you to talk with some plausibility about  
some abstruse questions of logic, etc.,  
and if it does not improve your thinking  
about the important questions in everyday  
life?'

Lettre de L. Wittgenstein  
à N. Malcolm



*Ceci n'est pas une pipe.*

*L'usage de la parole 1, 1928-29*

Magritte  
René Magritte

AVANT-PROPOS

L'ethnométhodologie est une nouvelle approche en sociologie, qui veut analyser l'action sociale comme un processus endogène, situé spatio-temporellement, et dont seule une analyse minutieuse et fidèle peut rendre compte. Le langage y occupe une place importante, car c'est par le langage que les acteurs sociaux s'approprient de la réalité sociale, lui confèrent un sens d'ordre social. Mais d'autre part, le langage est une partie de la situation où il est utilisé. Il est donc à la fois dépendant du contexte dans lequel il intervient, tout en étant un élément organisateur important de cette situation.

De cette analyse de l'action sociale découle un statut du langage qui a des conséquences importantes pour une étude adéquate de la sémiotique et de la linguistique. Ce sont ces conséquences que le présent travail s'applique à montrer, pour aboutir à l'ébauche d'un cadre permettant d'analyser comment la manière dont nous voyons le monde, la sémantique, est en relation avec ce que nous faisons en le regardant, l'action sociale.

La finalité de ce travail peut être esquissée en répétant ces lignes de Jacques Audibert: "Ce que je cherche dans mes livres ? C'est l'inquiétude de l'esprit inclus dans le corps de l'aventure humaine. Quelle est la destinée de l'homme ? Quelle est la raison profonde de ses actes quotidiens ? Je donne les raisons que j'ai trouvées...". Ce ne sont pas ces raisons qui peuvent être données ici, mais une tentative de révéler les conditions dans lesquelles nous nous posons ces questions.

J'aimerais remercier ici en particulier les Professeurs G. K ung, pour son enseignement de la philosophie contemporaine, et R. Lucchini, pour m'avoir initié et donné goût à la recherche sociologique. Bien que les professeurs dont j'ai profit s soient nombreux, j'aimerais dire ici ma gratitude particulière envers le Père J.M. Bochenski, qui m'a introduit à la problématique du langage et de la logique, au Père L.B. Geiger, dont la profonde humanité et amitié m'ont aidé plus que je ne puis le dire, et le Prof. E. Lévinas, pour son séminaire sur les Méditations Cartésiennes de Husserl, durant lequel j'ai compris comment "le monde peut s'effondrer", le problème de la constitution. J'aimerais remercier aussi tous mes amis, camarades et étudiants dont le contact stimulant me fut d'une grande aide, Je ne puis remercier Raquel, mon épouse, pour sa patience et tout ce qu'elle est.

Fribourg, février 1980

NOTES PRELIMINAIRES

*Près de six ans se sont écoulés depuis que ce travail a été achevé. Durant cette période, les travaux en ethnométhodologie se sont poursuivis et étendus. En particulier, la France connait un groupe de sociologues autour de Louis Quéré et de Bernard Conein qui publie des travaux ethnométhodologiques dans la série Problèmes d'Epistémologie en Sciences Sociales ainsi que dans d'autres publications de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris. Dans la mouvance de Pierre Bourdieu, Michel de Fornel et Pierre Encrev  combinent ethnométhodologie et pragmatique linguistique. Michel de Certeau et M. Maffesoli ont  dit  quelques travaux ethnométhodologiques. A l'Université de Lyon 2, Cecile Zervudacki a déposé un travail de thèse en 1982 qui utilise l'analyse de conversation dans le cadre d'une ethnographie. Dans le monde anglo-saxon, les rangs des ethnométhodologues ont grossi, principalement dans le domaine de l'analyse de conversations.*

*Le présent ouvrage garde cependant toute son actualité. Non seulement le mouvement ethnométhodologique a-t-il gardé les mêmes structures, mais son orientation fondamentale ne s'est pas modifiée. Aucun ouvrage n'a été publié en français qui mette à jour les fondements de ce courant de la sociologie. En langue anglaise, il faut mentionner Garfinkel and Ethnomethodology, un livre de John Heritage publié en 1984 qui comporte un chapitre remarquable sur les relations théoriques entre Talcott Parsons et Harold Garfinkel.*

*Les publications de l'auteur de ces lignes se rangent dans les paragraphes de ce travail: les Remarques sur les Classements d'Age, publiés dans la Revue Suisse de Sociologie en 1983 sont une extension macro-sociale du paragraphe 2.3.1 ci-dessous; Rationalité et Sens Commun, publié dans Décrire: un Impératif,  dit  par W. Ackermann & al. en 1985 à l'EHESS développe le chapitre 3, en particulier les relations avec M. Weber et A. Schütz; Référence et Cadre de l'Enonciation publié en 1985 aux Belles Lettres dans les Annales Littéraires de l'Université de Besançon reprend l'analyse de la plaisanterie (8.3 ci-dessous) pour discuter des thèses récentes de J. R. Searle sur le sens littéral.*

Fribourg, mai 1986

TABLE DES MATIERES

	<u>pages</u>
AVANT-PROPOS	
TABLE DES MATIERES	
INTRODUCTION	XX-XXXI
<u>PREMIERE PARTIE : Ethnométhodologie</u>	
<u>1. L'ethnométhodologie de H. Garfinkel</u>	
1.1. Origine du terme "ethnométhodologie"	1
1.2. L'intelligibilité de la réalité sociale: une production locale	4
1.3. Intelligibilité et descriptions	6
1.4. La clause et cetera	9
1.5. Les formulations et les "glosses"	13
1.5.1. Sens et système de règles	13
1.5.2. Les formulations	14
1.5.3. Les "glosses"	16
1.5.4. Résumé et tentative de systématisation	21
1.6. Le ad hocing	28
1.7. Indexicalité et réflexivité	31
1.7.1. Relations entre indexicalité, réflexivité et maîtrise du langage naturel	31
1.7.2. L'indexicalité	33
1.7.3. La réflexivité	38
1.7.4. Caractère multiformulatif et multiconséquentiel des formulations	42
1.7.5. L'exemple d'une partie d'échecs	45
1.8. La réduction ethnométhodologique	47
1.8.1. L'attitude naturelle et la réduction ethnométhodologique	47
1.8.2. L'aspect sémantique de la réduction ethnométhodologique	50

1.8.3. Le statut des structures formelles	55
1.8.4. La réduction propre à l'attitude naturelle	55
1.9. Le critère d'adéquation	56
1.10. Etapes du travail de H. Garfinkel	61
2. <u>Les ethnométhodologues</u>	
2.1. Le développement du mouvement	65
2.2. Le développement de la théorie	72
2.2.1. Les rapports entre les trois tendances	72
2.2.2. Les travaux du premier groupe	74
2.2.3. Acteur et situation	75
2.2.4. Ethnosociologie et ethnométhodologie	76
2.3. Les conversationalistes	78
2.3.1. Les catégorisations	78
2.3.2. L'analyse des conversations	80
2.3.3. Le statut des analyses de conversations	83
2.4. Le groupe "analyse"	88
3. <u>Ordre et méthodes</u>	94
3.1. Les classiques	95
3.1.1. Th. Hobbes	95
3.1.2. E. Durkheim	96
3.1.3. M. Weber	100
3.1.4. A. Schütz	101
3.1.5. T. Parsons	106
3.2. Paradigme normatif et interprétatif	114
3.2.1. Le paradigme normatif	114
3.2.2. Théories pratiques et scientifiques	118
3.3. Ce que l'ethnométhodologie n'est pas	128
3.3.1. Sociologie de la connaissance	128
3.3.2. Protosociologie	129
3.3.3. Interactionisme symbolique	129

3.3.4. Sociologie standard	130
3.3.5. Sociologie marxiste	134
3.3.6. Phénoménologie	135
3.3.7. Donner une place à l'ethnométhodologie	138
<u>DEUXIEME PARTIE : Sémiotique et théorie de l'action sociale</u>	
4. <u>Aux origines de la sémiotique</u>	143
4.1. Sémiotique et linguistique	143
4.1.1. Changement de perspective	143
4.1.2. Plan de la seconde partie	143
4.1.3. Sémiotiques et linguistiques	144
4.1.4. Remarques terminologiques: délimitation de la sémiotique et rapports entre sémantique et pragmatique	146
4.1.5. Esquisse des différentes approches	150
4.2. Ch. S. Peirce	152
4.2.1. Origine du terme "sémiotique" et importance historique de Peirce	152
4.2.2. La division des signes	153
4.3. Ch. W. Morris	154
4.3.1. Morris et Mead	154
4.3.2. Sémiotique et Sciences Unifiées	155
4.3.3. Réarrangement de la sémiotique par Carnap	157
4.3.4. Sémantique, pragmatique et métalangages	159
4.3.5. Sémiotique et sciences humaines	161
4.3.6. Sémiotique et paradigme normatif	163
5. <u>L'indexicalité</u>	167
5.1. R. Carnap : deux types de dépendance du contexte	167
5.2. B. Russell : l'analyse de "ce...ci"	167
5.3. H. Reichenbach : le métalangage pragmatique	169
5.4. A. Pap : les conditions d'exactitudes	170
5.5. N. Goodman : token et sens	171

5.6. Y. Bar-Hillel : vers la thèse de l'indexicalité généralisée	174
5.7. Phénoménologie	179
5.7.1. Désindexicaliser: une procédure routinière	179
5.7.2. Anti-psychologisme et intentionalité	180
5.7.3. Analyse des expressions occasionnelles	181
5.7.4. Eidos et Typos	185
5.7.5. Le langage réceptacle	187
5.7.6. Les cadres d'interprétation	190
5.7.7. Résumé	194
6. <u>Cadre analytique de quelques linguistiques</u>	196
6.1. Tendances convergentes en sociologie et en linguistique	196
6.2. De la grammaire transformationnelle à la sémantique	198
6.3. Langage et vue du monde	208
6.4. Structuralisme linguistique et sociologie	213
6.5. Chomsky et l'ethnométhodologie	224
7. <u>Théories du langage comme action</u>	230
7.1. Approches marxistes soviétiques	230
7.1.1. Cadre de la problématique	230
7.1.2. A.A. Leont'ev: théorie de l'activité langagière	231
7.1.3. Les fonctions de l'activité langagière	233
7.1.4. Conclusion: une linguistique pour une sociologie fonctionnaliste	236
7.2. Le texte comme modèle de l'action	237
7.2.1. L'hypothèse de P. Ricoeur	237
7.2.1.1. Le texte et l'action	237
7.2.1.2. L'explication du texte et de l'action	242
7.2.1.3. Conclusion: Ricoeur ou Garfinkel	243
7.2.2. Critique de Th. Luckmann	244
7.2.3. Excursus: petites questions à l'ethnométhodologie	245

7.2.4. Conditions minimales pour l'étude du fonctionnement du langage	251
7.3. Le langage en tant qu'activité gouvernée par des règles	252
7.3.1. Wittgenstein	252
7.3.2. J.R. Searle: l'acte de promesse	259
7.3.3. Vers de nouvelles théories en linguistique	270
8. <u>Pour une analyse pratique de la description</u>	276
8.1. Bref résumé	276
8.2. Le cadre analytique de J. Kovesi	278
8.2.1. L'intérêt sociologique et philosophique de sa théorie	278
8.2.2. Eléments formels et matériels des notions	282
8.2.3. Point de vue et règles	288
8.2.4. Point de vue et valeur	292
8.2.5. Application d'un mot comme activité réflexive	294
8.2.6. Élément formel comme ensemble de règles constitutives	297
8.3. Eléments pour l'analyse d'une plaisanterie	302
8.3.1. Statut de la plaisanterie	302
8.3.2. Le récit de la plaisanterie	303
8.3.3. Structure temporelle et séquentielle du récit	303
8.3.4. Types de discours	304
8.3.5. Analyse des opérations sémantiques	307
8.3.6. Le scénario: une plaisanterie politique ?	308
8.3.7. La sélection des thèmes	311
8.3.8. Eléments logiques de la plaisanterie	314
8.3.9. Un cas de "glosse" manifeste	320
8.3.10. Acte illocutionnaire et contenu propositionnel	320
8.3.11. Imbrication des éléments linguistiques et non-linguistiques	321
8.4. Résumé	323
Conclusion	325
NOTES	332
BIBLIOGRAPHIE	392

## INTRODUCTION

### 1. Les relations entre le langage et l'action sociale

Les relations entre langage et action sociale seront envisagées principalement sous deux angles. D'une part l'activité langagière est elle-même une action sociale, et d'autre part les activités, qu'elles soient langagières ou non, sont insérées dans un contexte qu'elles contribuent à constituer. Dans les deux cas, la modalité de ces relations sera examinée sous le double aspect de la dépendance et de la constitution: le langage dépend d'autres activités et d'un contexte social, tout en contribuant, en tant que partie de ce contexte et de ces activités, à leur organisation. Une dimension centrale de ces considérations concerne la fonction descriptive du langage : l'interprétation de ce qui est dit, repose essentiellement sur ce que nous faisons en disant, sur les pratiques sous-jacentes qui nous permettent de dire ce que nous disons.

### 2. Les origines philosophiques de la problématique

Ces considérations sont à la base d'une nouvelle approche sociologique, l'ethnométhodologie. Elle fournit le cadre général dans lequel ces relations seront discutées. Ce courant est tributaire à la fois des développements de la pensée de T. Parsons et de la pensée d'A. Schütz. De Parsons elle a hérité la formulation du problème de l'ordre social, tandis qu'A. Schütz lui permet de rapprocher ce problème de celui, plus général, de la constitution de la réalité sociale.

Influencé par H. Bergson, mais principalement par Husserl, Alfred Schütz a entrepris dès le début des années trente à élaborer les fondements philosophiques de la théorie sociologique de Max Weber. Ce fondement est garanti par une analyse de la constitution de la réalité sociale qui doit révéler les structures invariantes et universelles du monde quotidien (Lebenswelt).

Husserl a suscité rapidement un grand intérêt parmi les sociologues. Cet intérêt ne concerne pas tant ses considérations sur la réalité sociale proprement dite, qui restaient fragmentaires, que ses études sur l'intentionnalité, l'intersubjectivité et la réduction phénoménologique. Dès les années trente, Maurice Merleau-Ponty et Alfred Schütz avaient entrepris de développer l'approche phénoménologique dans la philosophie des sciences sociales, travail qui avait déjà été partiellement entrepris, par M. Scheler, dans le domaine de la sociologie de la connaissance. Alfred Schütz émigra aux Etats-Unis, et c'est de la New School for Social Research à New York, qu'il exerça avec son ami Aron Gurwitsch une influence décisive sur la nouvelle génération de sociologues.

Mais, tandis que Th. Luckmann et P. Berger (1968) poursuivaient une étude plus philosophique de la problématique de Schütz, H. Garfinkel se mit en devoir de développer son approche pour une observation locale et minutieuse des pratiques qui permettent aux acteurs sociaux d'établir la réalité sociale. Il se mit en devoir de développer certains expériences révélant les procédures sous-jacentes à la réalité sociale, collecta des enregistrements de conversations, des films etc. De ce fait il quittait la problématique strictement phénoménologique de la "Lebenswelt" pour une étude empirique de la vie quotidienne (cf. R. Grathoff, 1978). Son assomption principale peut être formulée comme suit : la réalité sociale est une production concertée, locale, audio-visuelle, continue des acteurs sociaux. C'est de cette manière que "la société" est observable effectivement, c'est là le "matériel" dont nous nous servons pour établir l'ensemble des faits sociaux, quel que soit leur taille ou leur importance.

Mais la phénoménologie n'est pas le seul courant philosophique qui a influencé l'ethnométhodologie. A travers le développement de la philosophie de Ludwig Wittgenstein, la philosophie analytique a également trouvé un nouvel intérêt pour les sciences sociales. De fait, l'analyse du langage développé dans l'ethnométhodologie, est héritière du second Wittgenstein plutôt que d'A. Schütz. Mais elle s'inspire

également d'autres travaux de la philosophie du langage, et l'un de ses termes centraux, l'indexicalité, est emprunté à cette tradition (Y. Bar-Hillel, 1954).

La pensée pragmatiste américaine est également présente, bien que de manière diffuse et tradée par la sociologie elle-même. Elle concerne notamment l'accent placé sur l'interaction sociale comme unité privilégiée d'analyse. En cela, l'ethnométhodologie suit Simmel et Mead, plutôt que M. Weber. Une autre influence pragmatiste se montre dans l'approche de la culture. Celle-ci est conçue en termes de ressource commune de raisons d'agir et d'inférer. Cette approche est certainement différente de l'approche courante dans la tradition européenne, tradition qui met l'accent sur les aspects substantiels de la culture. Cette différence se retrouve dans l'approche du savoir de W. James, pour qui le savoir consiste d'abord dans la capacité d'établir des relations entre propositions, donc ses aspects systémiques, plutôt que dans sa dimension aléthique, la vérité des propositions. A. Schütz a mis à profit les rapprochements féconds entre la pensée pragmatiste et la phénoménologie (cf. A. Schütz, 1962/73). Ceci concerne principalement le "perspectivisme" que Schütz a thématiqué dans son concept de pertinence (Relevanz). Finalement, Ch. S. Peirce est l'ancêtre de tout traitement des symboles, principalement par G.H. Mead, par le biais de son interprétation par Ch. W. Morris.

### 3. L'approche ethnométhodologique

L'ethnométhodologie se démarque nettement de la sociologie pratiquée ordinairement, bien que ce ne soit pas son but que de critiquer cette sociologie. Schématiquement, la spécificité de son approche peut être indiquée en recourant au modèle de l'analyse en termes de système. Il est admis que si A exerce une influence sur B, quelle que soit la nature de cette influence (causale, fonctionnelle, dialectique, motivationnelle, etc.), A et B sont des éléments d'un même système. En sociologie, si A influe G, A est un élément de l'ordre social et

B également. Ce postulat a été formulé clairement par E. Durkheim: seul du social peut expliquer du social.

La question fondamentale est la suivante : que veut dire "A est un fait social", ou "A est un élément de l'ordre social"? L'ethnométhodologie doit sa radicalité au fait d'avoir problématisé cette assumption implicite de toute approche sociologique : l'existence des faits sociaux. Elle propose de considérer la facticité, l'objectivité, l'identifiabilité des faits sociaux non comme des données, mais comme des problèmes. Son analyse consistera à étudier les pratiques, largement inconscientes, qui permettent aux membres d'une société d'être face à des faits sociaux. Elle étudiera les pratiques qui rendent objectif un fait social objectif, les pratiques qui permettent de le rendre factuel etc. L'ensemble de ces pratiques est étudié comme l'emploi d'un ensemble de méthodes, d'où le terme, ethnométhodes.

Claude Lévi-Strauss a souligné que "la fonction des sciences humaines semble se situer à mi-chemin entre l'explication et la prévision, comme si elles étaient incapables de bifurquer résolument soit dans l'une, soit dans l'autre direction" (1973:346). L'ethnométhodologie a tranché nettement dans ce dilemme. La prévision, ou l'explication causale, des faits sociaux suppose que ces faits sociaux soient considérés comme donnés, objectifs, identifiables, etc. La prévision des faits sociaux suppose l'ordre social sans l'explicitier. Par contre l'analyse de la manière dont cet ordre social est réalisé ne permet aucune prévision. L'ethnométhodologie place ainsi la sociologie dans le voisinage de la linguistique contemporaine, plutôt que dans le sillage traditionnel des sciences économiques. La linguistique s'applique à expliquer la genèse des faits linguistiques, et non à les prévoir. Comme nous verrons (§ 6.), l'ethnométhodologie procède dans un modèle d'explication plus proche du structuralisme que d'une explication causale.

La différence entre prévision et explication est thématifiée comme différence entre une attitude pratique, confiante dans le caractère objectif des faits sociaux, et une attitude théorique qui interroge ce caractère objectif lui-même. Cette différence a des similitudes frappantes avec la différence phénoménologique entre l'attitude naturelle, dans laquelle le monde est donné, et l'attitude de réduction phénoménologique, où c'est la manière dont ce monde est donné à la conscience individuelle qui est interrogée. C'est la raison pour laquelle je parlerai de réduction ethnométhodologique (cf. § 1.8.).

Ce rapprochement ne fait pas de l'ethnométhodologie une approche philosophique. Il indique simplement une ressemblance au niveau des approches. Cette ressemblance comporte cependant un corollaire philosophique important : l'attitude de stricte séparation entre l'observateur et son objet peut être maintenue en sociologie pour autant que l'on s'adresse aux faits sociaux comme à des faits jouissant d'une existence autonome dans la réalité sociale. Paradoxalement, c'est seulement dans l'attitude pratique que l'on suit l'axiome de Durkheim selon lequel les faits sociaux sont à considérer comme des choses. Dans l'attitude théorique, l'analyse de la réalisation des faits sociaux ne peut être conduite sans recourir explicitement à ses ressources en tant que membre socialisé d'une société. Toute explication des faits sociaux est donc d'abord une explicitation de ce qui permet à l'analyste d'avoir un objet d'analyse, les procédures qui réalisent les faits sociaux.

Puisque l'ethnométhodologie ne s'adresse pas aux faits sociaux comme éléments d'un système, mais à ce qui leur permet d'être un élément d'un système, son explication ne peut recourir aux relations entre faits sociaux pour leur explication. Ce qui constitue un fait social n'est pas dans sa relation causale avec d'autres faits sociaux, puisqu'une explication causale suppose déjà la constitution des faits sociaux. C'est ainsi que les explications causales des faits sociaux ne sont pas des explications ethnométhodologiques, mais un objet de leur analyse, puisque ces explications sont une des manières dont

disposent les acteurs sociaux pour établir les faits, la réalité sociale. L'explication ethnométhodologique traitera donc les faits sociaux comme des processus endogènes, locaux, continus, et contingents. Le caractère endogène des faits sociaux est à comprendre comme suit : lorsque nous identifions un fait social, ce qui nous permet de l'identifier, d'affirmer son caractère objectif, standardisé, rationnel etc., ne peut se trouver que "dans" ce fait social. Pour prendre un exemple cher à H. Garfinkel, lorsque nous identifions une file d'attente devant un guichet, ce qui nous permet de l'identifier ne peut se trouver que dans cette file : son organisation. C'est ce qui sera traité sous le thème du principe d'identité (cf. § 1.2., & 3.2.2.). Mais ce qui nous permettra à chaque cas d'identifier une file, son organisation ne peut être prévu exactement hors de l'observation concrète d'une file. Bien que cette organisation puisse être partiellement la même, sa réalisation qui nous permet de l'identifier est unique. D'où l'insistance sur le caractère local des faits sociaux. Par ailleurs, cette file n'est pas donnée, une fois pour toutes : elle existe pour autant que les membres de la file "soutiennent" son existence, par leurs comportements, leurs descriptions etc. C'est son caractère de processus. D'autre part, un membre d'une file est à la fois dépendant du reste de la file pour son identification comme "membre de la file" (l'indexicalité de son action), et d'autre part, il contribue en tant que membre de la file à l'existence même de la file (la réflexivité de son action).

Cet exemple de la file montre un autre aspect de l'ethnométhodologie. Bien qu'elle s'intéresse à l'ensemble des faits sociaux, ses exemples préférés seront différents de ceux de la sociologie habituelle, puisque son approche est différente. Une file est certainement un cas de fait social, mais ordinairement l'on ne s'intéresse pas aux files d'attentes, sauf si l'on est intéressé à l'augmentation ou à la diminution des files, à l'étude des corrélations entre la longueur des files d'attentes et le genre de film etc. L'intérêt de l'ethnométhodologie ne porte cependant pas sur de telles relations, mais sur ce que ces relations supposent : l'existence de files comme faits

sociaux. Elle est une analyse empirique de la constitution de la réalité sociale, de la manière dont les acteurs sociaux établissent dans leurs pratiques quotidiennes un ordre social.

#### 4. Le langage dans le cadre de l'ethnométhodologie

De même que notre attitude naturelle nous amène à voir les faits sociaux comme des données de la réalité sociale, nous sommes amenés à considérer le langage comme une donnée non problématique. Cette attitude est thématifiée en sociologie lorsque l'on analyse le langage comme institution sociale (cf. Berger/Berger, 1972/76). Tel fut le cas dans la tradition tant de Mead que de Schütz. En philosophie analytique également, le langage a été souvent analysé comme un système de propositions indépendantes de leur contexte de production. Ce problème a été analysé traditionnellement sous le thème des expressions indexicales : les expressions telles que "je", "maintenant", "ici" qui ne peuvent être comprises sans recourir à la situation dans laquelle elles ont été utilisées. L'intérêt de l'étude de ces expressions indexicales résidait principalement dans leur élimination, car leur présence dans une proposition scientifique rend la valeur de vérité de cette proposition relative à la situation dans laquelle l'énoncé correspondant a été proféré.

L'ethnométhodologie soutient une thèse que j'appellerai la thèse de l'indexicalité généralisée. Cette thèse n'implique naturellement pas que tout discours scientifique contient des expressions indexicales du type mentionné. Elle ne prétend pas non plus que la science n'est pas en mesure d'établir des propositions dont la valeur de vérité dépend des circonstances dans lesquelles l'énoncé a été proféré. Mais elle soutient que de telles propositions ne sont accessibles, n'existent, dans un sens social de ce terme, que si le scientifique est en mesure dans une situation d'abstraire de cette situation. Or cette abstraction de la situation n'est pas standardisée. Si elle est réalisée de manière non problématique dans la plupart des cas, il n'en reste pas moins que l'objectivité des propositions scientifiques

est une objectivité réalisée en situation au même titre que l'objectivité des files d'attente. Ceci ne signifie évidemment pas que les procédures pour établir cette objectivité seront les mêmes dans les deux cas. Mais cela signifie que dans les deux cas l'objectivité est une caractéristique dépendante d'un processus de constitution sociale. C'est sous cet angle, par la "petite porte", que j'examinerai les assomptions de la philosophie du langage, mais également brièvement certains aspects de la phénoménologie, notamment en ce qui concerne son essentialisme (cf. § 5.). Cette étude ne tendra pas à montrer l'absence d'essences, pas plus qu'elle ne tend à montrer l'absence de propositions scientifiques objectives. Elle veut cependant attirer l'attention sur des phénomènes négligés, phénomènes qui sont cependant indispensables à l'existence socialement sanctionnée de faits objectifs ou d'essences.

Positivement, l'ethnométhodologie considère le langage, non comme entité abstraite, mais comme activité langagière. Elle insistera sur le caractère processuel et local de toute utilisation du langage. Mais surtout elle insistera sur la double relation du langage avec le contexte social de son utilisation. D'une part, toute utilisation du langage n'est intelligible que si l'on considère le contexte dans lequel le langage est utilisé. Ce point marque une forte convergence avec les développements récents de la linguistique, notamment les analyses du discours, des présupposés et des actes de langage. D'autre part, le langage participe à la constitution des circonstances mêmes dans lesquelles il est employé. Ainsi, les phrases de ce texte n'ont de sens défini que en tant que partie de ce travail (indexicalité), mais d'autre part ces phrases contribuent précisément à la réalisation de ce travail et de son sens (réflexivité).

Cette analyse du langage est importante pour la philosophie et la linguistique, mais aussi pour la sociologie. Il est inutile de souligner l'importance du langage pour l'établissement des données dans les recherches sociologiques empiriques. Mais de plus, le langage est la manière privilégiée dont les membres s'attestent mutuellement

l'existence d'un ordre social. Un aspect important de l'utilisation du langage dans l'ordre social concerne le phénomène de l'etc. Ce terme indique que toute formulation dans un contexte social, est nécessairement dépendant pour son interprétation, de considérations qui ne peuvent être prévues. L'étude d'une constitution, d'un règlement, d'une donnée d'ordre ne montre jamais comment ces normes formelles sont réalisées effectivement. Le point ne consiste pas dans le fait que nous ignorons ainsi si ces normes sont appliquées ou non. Le point réside principalement dans le fait que si elles sont appliquées, nous ignorons comment elles ont été appliquées, comment les acteurs sociaux ont jugé telle norme pertinente dans telle situation, comment telle norme participe à l'organisation de telle situation sociale etc.

##### 5. Le plan du travail

L'espoir sous-jacent à l'ensemble du travail, est celui de donner corps à la prédiction de Ch. W. Morris : "indeed, it does not seem fantastic to believe that the concept of sign may prove as fundamental to the sciences of man as the concept of atom was been for the physical sciences or the concept of cell for the biological sciences" (1938:42). Cette prédiction, si elle devait se réaliser, comporterait cependant une approche différente à la fois du langage et des sciences humaines, en particulier des sciences sociales. Mais il ne s'agit pas ici d'un travail en méthodologie des sciences sociales. L'intérêt principal n'est pas porté sur la manière dont les sciences doivent étudier la réalité sociale, mais sur ce qu'est cette réalité sociale. Paradoxalement, l'étude de la réalité sociale consistera partiellement dans l'étude des conditions dans lesquelles les sciences sociales habituelles sont possibles. Mais il ne s'agit pas en l'occurrence de considérations méthodologiques, sinon d'une analyse des méthodes utilisées effectivement.

La première partie est consacrée à une présentation de l'ethnométhodologie. Elle servira de référence pour la suite, du texte. Cette

présentation sera inévitablement théorique, et partant insatisfaisante pour les ethnométhodologues eux-mêmes. Ils insistent avec force sur le fait que les considérations théoriques doivent être développées à partir d'observations effectives, et non dans une approche spéculative, où la réalité sert de test. Cette volonté louable d'observation, les a toutefois conduit dans des difficultés au niveau de la clarté de leur propre théorie. Le premier chapitre sera réservé exclusivement à une étude du programme ethnométhodologique de H. Garfinkel, en développant les termes centraux qui sont autant de manières de voir les relations complexes qui interviennent dans la constitution sociale de la réalité. Un second chapitre présentera rapidement le développement du mouvement, encore fort peu connu dans la littérature sociologique de langue française, et se poursuivra par trois secteurs de recherches effectuées dans le cadre de l'ethnométhodologie. Toutefois, dans ce cas, ce ne sera pas le souci historique qui primera, mais le souci de développer le cadre analytique requis pour une appréciation aussi complète que possible du statut du langage considéré comme part intégrante de l'action sociale. Un troisième chapitre cherchera à situer l'ethnométhodologie dans la tradition sociologique et philosophique, tout en cherchant à expliciter les présupposés essentiels de son approche.

L'accent dans cette première partie est mis principalement sur l'imbrication mutuelle des activités linguistiques et non linguistiques dans les activités quotidiennes des acteurs sociaux. La prétention de l'ethnométhodologie à fournir une explication alternative de l'ordre social reste partiellement problématique et sera discuté en passant dans le cours de la seconde partie (cf. : 7.2.3. et conclusion). Mon intérêt se porte cependant en premier lieu sur le statut du langage dans l'explication de la réalité sociale, dans les procédures qui permettent aux acteurs sociaux de réaliser des faits sociaux comme des faits.

Dans une seconde partie je quitte le domaine de la sociologie pour étudier la manière dont cette vue du langage s'insère dans la problématique générale de la sémiotique. Il s'agit de mener une sorte de dialogue avec différents travaux en philosophie et en linguistique. C'est ainsi que je discute d'abord du cadre général de la sémiotique et de la place qu'y occupe la linguistique et les sciences sociales. Dans un second chapitre je parcours les discussions philosophiques de la dépendance contextuelle, cherchant ainsi à asseoir la thèse de l'indexicalité généralisée, tout en étudiant ses divers aspects.

Les deux chapitres suivants (§ 6-7), sont consacrés à la linguistique, d'une part pour souligner l'importante convergence de son développement avec celui de l'ethnométhodologie, ceci notamment dans le cadre des discussions à partir de la théorie standard de Chomsky. Par la suite j'examinerai rapidement les théories de la "Weltanschauung" qui vont de Humboldt à l'ethnoscience actuelle. Cette discussion des approches structuralistes se clôt avec la proposition de Ch. Lemert (1979) de prendre le modèle saussurien de linguistique comme modèle d'explication en sociologie. Mais il existe également diverses approches qui considèrent le langage comme activité. Parmi celles-ci, je discute celle de A.A. Leont'ev et la proposition de P. Ricoeur de considérer l'interprétation des textes comme modèle de l'interprétation des actions sociales. La philosophie de L. Wittgenstein est naturellement une approche importante du langage, et de fait l'on voit se développer des tentatives d'établir une linguistique générale dans le cadre de sa philosophie. Cette discussion des approches en linguistique est très sélective. Elle ne se veut pas représentatives des travaux effectués ces dernières années en linguistique, travaux où l'intérêt pour la linguistique des textes n'a cessé de croître. Elle se limite à une discussion des problèmes principaux liés aux différentes approches en ce qui concerne la relation du langage et de l'action sociale.

Le dernier chapitre forme une manière de conclusion. En me servant d'une théorie originale des notions, de J. Kovesi, j'essaie d'enrichir la théorie ethnométhodologique de dimensions explicitant les relations entre la sémantique et l'action sociale. Ces relations forment également le centre d'intérêt principal, la thèse implicite de ce travail : comment la manière dont nous décrivons le monde est en relation avec ce que nous faisons quand nous venons à le décrire. Ce modèle est appliqué à l'analyse d'une plaisanterie douteuse. Cette plaisanterie douteuse n'a évidemment pas un grand intérêt en tant que telle, pas plus que les files d'attente. Mais elle me permet de montrer le fonctionnement du langage, et notamment les ressources que nous utilisons pour comprendre les mots de manière différente en suivant différents jeux de langage, au sens de Wittgenstein. Elle permet aussi de développer quelques conséquences pour la sémantique formelle, si l'on veut analyser des textes comme cette plaisanterie. C'est en considérant le langage comme engagé dans des jeux de langage qu'il me semble que nous pouvons prendre le langage réellement au sérieux.

Cette conclusion comporte des dimensions anthropologiques importantes: si nous voulons comprendre l'homme, le langage nous fournit un accès privilégié pour son étude. Mais pour ce faire, il ne faut pas considérer le langage isolément, mais comme un "outil", c'est-à-dire en considérant la manière dont il s'en sert pour donner un sens à l'univers dans lequel il vit.

## PREMIERE PARTIE

1. L'ethnométhodologie de H. Garfinkel1.1. Origine du terme "ethnométhodologie"

1) L'étude de l'ethnométhodologie fera l'objet de toute la première partie. Ce premier chapitre est consacré à l'ethnométhodologie de H. Garfinkel parce qu'il est le fondateur de ce courant de recherche et que les différents courants qui se sont dessinés dans l'ethnométhodologie se réfèrent explicitement à lui en tant que point de départ de leurs travaux. Ces courants seront brièvement présentés dans le second chapitre. Par ailleurs la présentation de ce qu'est l'ethnométhodologie pour H. Garfinkel fournit la base qui doit permettre de situer la problématique de l'ethnométhodologie dans le cadre des recherches ordinaires en sociologie. Ce sera l'objet du chapitre 3. L'ensemble de la présentation cherche à dégager une systématique de l'ethnométhodologie comme théorie sociologique. C'est dire que ce ne sont pas tant les travaux effectués dans ce programme que le programme lui-même qui sera présenté, en suivant la problématique centrale de ce travail : l'insertion du langage dans l'action sociale et les problèmes philosophiques qui y sont liés.

2) Le terme ethnométhodologie a été inventé par H. Garfinkel en 1954, lors d'un travail sur des délibérations de jurés, avec S. Mendlovitz à Chicago (cf. Hill/Crittenden, 1968:5-9). Sa question était: qu'est-ce qui fait d'eux des jurés, comment savent-ils et font-ils ce qu'ils font. En parcourant par hasard des listes de disciplines telles que "ethnobotanique", "ethnophysiologie", "ethnophysique", il eut l'idée d'appeler ce qui l'intéressait à propos des jurés "ethnométhodologie". "Ethno-" se réfère à la culture d'un membre d'une société. Ainsi "ethnobotanique" se réfère à la connaissance d'un membre d'une culture pour voir et traiter des plantes avec ces semblables : "ethnobotany as adequate grounds of inference and action" (Hill/Crittenden, 1968:8). "Ethnométhodologie" se réfère

donc à la méthodologie employée par les membres d'une culture comme ressource adéquate pour leurs inférences et actions pour faire ce qu'ils font : établir des faits en tant que jurés, démontrer la culpabilité, etc. L'ethnométhodologie se réfère aux ressources des individus, leur culture (common culture) en tant que "the socially sanctioned grounds of inference and action that people use in their everyday affairs and which they assume that others use in the same way" (1967:76) (1).

3) Il y a un certain nombre de points qui doivent être clarifiés d'emblée. De même que le terme "culture" désigne dans le langage courant une partie seulement de la culture au sens sociologique, de même "méthodologie" se réfère ici à un sens particulier qui n'a que peu à faire avec la méthodologie telle qu'elle est traitée par les logiciens et philosophes des sciences. Pour ces derniers, le terme "méthodologie" se réfère aux procédés logiques normativement valides pour établir des connaissances scientifiques. Mutatis mutandi, "méthodologie" se réfère ici aux procédés employés de fait, en situation, par les membres d'une culture, pour établir leurs connaissances sur quoi que ce soit.

Une deuxième difficulté peut survenir avec le terme "membre d'une culture". Quel est le critère pour discerner qui est membre d'une culture ? (2).

Sont membres ceux qui appartiennent à la même culture, ceux qui emploient la même méthodologie. Plus précisément, ce ne sont pas les personnes qui intéressent l'ethnométhodologie mais la maîtrise du langage, qui fait que "because of the fact that they are heard to be speaking a natural language, somehow are heard to be engaged in the objective production and objective display of common sense knowledge of everyday activities as observable and reportable phenomena" (1970:342). La qualité de membre se montre dans la maîtrise de ce "somehow", donc dans la maîtrise des méthodes de production et d'interprétation des activités quotidiennes (3).

Finalement, j'aimerais clarifier un point concernant l'usage du terme "ethnométhodologie". Dans la littérature, il se réfère tantôt à l'étude inaugurée par H. Garfinkel, tantôt à l'objet de cette étude : les ethnométhodes. Cette confusion est fréquente dans d'autres domaines; l'on parle ainsi de troubles psychologiques pour des troubles psychiques, des difficultés méthodologiques pour les difficultés de méthode. C'est la même pratique qui sévit chez les ethnométhodologues. Cela est d'autant plus regrettable qu'ils insistent précisément pour que soient clairement distingués les ressources du scientifique de l'objet de son analyse. J'emploierai "ethnométhodes" pour les méthodes étudiées, et "ethnométhodologie" pour la discipline qui étudie les ethnométhodes.

4) En résumé, l'ethnométhodologie étudie les méthodes des gens mises en oeuvre pour dire et faire ce qu'ils disent et font. Le terme "méthode", de même que l'origine du terme "ethnométhodologie" suggère une différence entre une étude du "ce que" les gens savent, et du "comment" les gens le savent, ce qui ferait de l'ethnométhodologie une discipline formelle, opposée à de possibles disciplines matérielles. Ce point sera traité au § 2.2., de même que tout ce qui a trait au statut de l'ethnométhodologie au § 3.2. - 3.3. Il suffit de dire ici que cette distinction n'est pas une bonne clé pour découvrir ce que veut l'ethnométhodologie. Il vaut mieux approfondir d'abord ce dont il s'agit, lorsqu'il est question du "comment" des actions sociales. Pour ce faire, je traiterai d'abord de quelques caractéristiques générales de ces ethnométhodes, en introduisant les termes clés (1.2. - 1.7.). Ensuite, je présenterai brièvement deux caractéristiques méthodologiques de l'ethnométhodologie : la réduction ethnométhodologique et le critère d'adéquation (1.8. - 1.9.). Finalement j'esquisserai les étapes de la pensée de H. Garfinkel (1.10.).

## 1.2. L'intelligibilité de la réalité sociale : une production locale

1) J'ai décrit l'ethnométhodologie comme l'étude des méthodes employées par les gens pour dire et faire ce qu'ils font. Elle "analyse everyday activities as members' methods for making those same activities visibly-rational-and-reportable-for-all-practical-purposes, i.e. "accountable", as organizations of commonplace everyday activities" (1967:vii). Ces deux descriptions de l'ethnométhodologie abordent le sujet sous deux angles différents : les ethnométhodes mises en oeuvre pour accomplir les activités quotidiennes et les ethnométhodes pour rendre celles-ci intelligibles (accountables) (4). La spécificité de l'approche ethnométhodologique réside, du moins partiellement, dans l'affirmation de l'identité de ces ethnométhodes: "the activities whereby members produce and manage settings of organized everyday affairs are identical with members' procedure for making those settings "accountable"". (1967:1). Il s'agit d'une forme de principe d'identité qui a été parfois mal compris (5).

Ce principe place l'ethnométhodologie au centre du débat entre les différentes approches sociologiques : la question de la nature de l'ordre social. Ce principe affirme que les ressources pour comprendre l'ordre social, (compris comme l'ordre de ce que nous pouvons observer : les activités quotidiennes), se trouvent dans ces mêmes activités quotidiennes. L'intelligibilité de l'ordre social n'est pas dans les modèles sociologiques, comme le pensent les formalistes, ni dans les institutions ou dans les rapports des forces sociales, comme l'assument les fonctionalistes ou les théoriciens du conflit. Le principe d'identité postule que ce qui permet de comprendre l'organisation des activités quotidiennes, l'ordre social, se trouve dans les procédures qui permettent d'accomplir ces mêmes activités.

Les méthodes, les concepts théoriques et les critiques de l'ethnométhodologie sont basés sur ce principe. Les méthodes d'analyse doivent révéler ces procédures (cf. § 3.2.). Les concepts théoriques tentent de cerner les caractéristiques de cette production

quotidienne, locale de l'ordre social. Les régularités, la standardisation, la rationalité de cet ordre ne peuvent être présupposées. Elles doivent être expliquées. Le phénomène des liens contextuels de cet ordre social est traité sous le thème de l'indexicalité. Le fait que cet ordre social se constitue lui-même est appelé son caractère réflexif. Le langage ne peut être analysé comme vecteur social de culture sans être compris d'abord comme élément de l'ordre social qu'il contribue à construire. La critique fondamentale de l'ethnométhodologie à la sociologie ordinaire (6) est celle d'user de cette intelligibilité "locale" de l'ordre social comme ressource invisible de ses explications. Ainsi, lorsqu'un sociologue remarque qu'une norme sociale est pertinente dans une situation sociale, il ne doit pas expliquer comment cette norme détermine cette situation, mais comment cette norme est utilisée par les acteurs sociaux comme ressource pertinente pour interpréter, et donc pour construire, cette même situation. Dans la mesure où le sociologue n'analyse pas les ressources qui rendent pour lui cet ordre social intelligible, c'est-à-dire les ethnométhodes, ce sociologue n'explique pas l'ordre social, il le présuppose.

L'ethnométhodologie ne demande pas au sociologue de faire abstraction de sa qualité de membre de la société qu'il étudie. Elle lui demande d'explicitier les ressources dont il dispose dans cette qualité de membre. C'est en tant que membre de la société qu'il doit la regarder comme étrange (1967:37) (7).

2) Il est clair que l'expression "everaday activities" ne se réfère pas à un sous-ensemble d'activités, supposant qu'il y a des activités non-quotidiennes. L'ethnométhodologie n'est pas une sociologie de la vie quotidienne aux côtés d'une sociologie de la famille, du changement social, etc. Le terme quotidien se réfère au résultat des procédures employées par les membres pour créer le monde comme quelque chose d'ordonné, comme quelque chose de donné (8). Le terme d'activité quotidienne est proche de la notion de Lebenswelt de Husserl, et n'a rien à voir avec les différentes sociologies de la vie

quotidienne, envisagées comme micro-structure déterminée par des facteurs macro-sociaux (H. Lefèbre, A. Heller, J. Rémy, etc.) (9).

### 1.3. Intelligibilité et descriptions

Le terme corrélé avec l'intelligibilité (accountability) est la description (account) (10). L'intelligibilité réside dans le fait que les procédures qui permettent d'accomplir les activités quotidiennes, rendent ces mêmes activités "visibly-rational-and-reportable-for-all-practical purposes" (1967:vii). Accomplir une action c'est la rendre accessible à toute fin pratique (for all practical purposes) à une description.

L'intelligibilité peut être comparée au Sinn de M. Weber (J.R. Bergman, 1974:115, n.1). Mais contrairement au Sinn de Weber, l'intelligibilité n'a pas de dimensions psychologiques. De plus pour Weber le Sinn peut être typifié, généralisé sans problème, alors que pour l'ethnométhodologie, il n'est que descriptible à toute fin pratique. Donc non seulement l'intelligibilité d'une action est une production locale, mais sa description également. La description d'une activité quotidienne est elle-même une activité quotidienne, et par conséquent elle est à toute fin pratique. La même situation sera décrite différemment par un sociologue, un participant ou un policier. Il n'y a pas de point d'Archimède, hors du monde social, d'où décrire le sens d'une action. C'est ce qui permet de dire que cette action est intelligible à toute fin pratique. Toute généralisation, typification d'une action est elle-même une activité quotidienne, donc liée à un contexte. Ce point sera discuté sous l'aspect de l'indexicalité (cf. § 1.7.).

Dans un autre sens, toute description participe de cela même qu'elle décrit. La description d'une action suppose la connaissance des règles qui ont permis à celui qui accomplit l'activité décrite, d'user des procédures nécessaires à son accomplissement. Cependant ces règles ne sont disponibles aux membres qu'en tant que procédures

hic et nunc. Ceci signifie que toute règle n'est utilisée que comme ressource, soit pour accomplir une action, soit pour la décrire. Mais aucune règle ne prévoit les conditions de son application, ni pour la description, ni pour l'accomplissement d'une activité. Si nous nous référons en sociologie aux règles en vigueur dans une communauté, nous ne nous référons pas à un phénomène. Si nous rapportons le fait qu'une promesse a été faite, nous décrivons, à toute fin utile, une activité de la vie quotidienne, mais nous n'expliquons pas les conditions qui ont permis hic et nunc d'accomplir une promesse, et la manière dont nous l'avons identifiée comme promesse. Cette caractéristique est appelée le problème de l'etc. (11).

Mais avant d'aborder ce problème, il faut souligner que les descriptions dont il s'agit ici ne concernent pas les descriptions au sens grammatical ou logique. Les évaluations, les ordres, les questions ne sont pas des alternatives de ce concept. Au contraire, les évaluations, les ordres, etc., comprennent également des descriptions. Les descriptions sont une fonction exercée au moyen de la langue et pas une caractéristique de cette langue. Les descriptions concernent l'aspect descriptif des actes de langage, d'une façon qui peut être décrite en première approximation comme semblable à ce que Searle (1969/72) appelle des actes propositionnels. Cependant, contrairement à Searle, ces actes varient en fonction des actes de langage, que ce soient des histoires, des analyses, des classifications, des observations, etc.

Le terme "account" peut par ailleurs être interprété dans un sens plus restreint en accord avec l'article de Scott/Lyman (1968) qui portait précisément ce titre. Cependant dans leur contexte, les "accounts" sont des énoncés qui ont pour but d'expliquer une action lorsque celle-ci ne correspond pas aux attentes (1968:46). Deux sous-types de ces énoncés sont les excuses et les justifications. Les "accounts" forment donc un cas de motif, dans le cadre du développement qu'a pris la sociologie des motifs depuis Weber et Mead, mais surtout sous l'impulsion des travaux de K. Burke (1945, 1950, 1954), et C.W. Mills (1940) (12). L'originalité de Scott et Lyman

réside principalement dans le fait qu'ils mettent à profit les analyses de Wittgenstein et Austin. C'est dans ce cadre que se situe également la définition de leur sens d'"accounts" : ils ne concernent qu'un type particulier d'acte de langage, intervenant dans un type particulier de situation, lorsqu'une action rompt les attentes placées en elles. Les "accounts" au sens de Garfinkel ne concernant pas un acte de langage particulier et ne sont pas limités à des activités particulières (13).

La fonction principale des "accounts" de Garfinkel, n'est pas de "verbally bridging the gap between action and expectation" (Scott/Lyman, 1968:46), mais de fournir des prescriptions pour voir (14). Les "accounts" fonctionnent comme un ensemble de prescriptions pour "voir" (H. Garfinkel, 1979). Ce sont des "prescriptions with which to locate, to identify, to analyse, to classify, to make recognizable, or to find one's way around in comparable occasions" (1967:2). Les descriptions permettent de structurer la réalité sociale, à toute fin pratique.

Les "accounts" sont ce qui permet d'établir un sens d'ordre social dans une situation : "accounts are treated as collections of prescriptions with which to imagine, in a real setting, what would be the relevant features of that setting that the prescriptions would help to locate" (Garfinkel in Hill/Crittenden, 1968:212) (15). Ceci permet d'établir une distinction claire entre anomie et déviance. Un acte déviant peut être accompli, identifié et sanctionné en recourant aux descriptions disponibles dans une culture : "you find in the complex of ordinary, mundane accounts that there are practices for locating monsters but there are also practices for burying them" (Garfinkel, *ibid.*:213). L'anomie concerne l'impossibilité d'appliquer certaines règles dans une situation, l'impossibilité de la décrire (cf. P. McHugh, 1968:51) (16).

Paradoxalement, toute description contient en elle la possibilité de l'anomie, et toute anomie est surmontée grâce aux descriptions.

Aucune description d'une activité ne prévoit explicitement les circonstances de son application. Elle permet des exceptions, mais aussi des déceptions. Elle permet de constater que dans ce cas une règle ne s'applique pas, ou de constater que ce que l'on avait identifié, par exemple, comme un achat, n'en est pas un. Dans ce cas, nous "découvrons" qu'il s'agit par exemple d'un vol, ou d'un acte dément. C'est-à-dire que nous recourons à une nouvelle description. Cet aspect paradoxal des descriptions est appelé le phénomène de l'etc....

#### 1.4. La clause et cetera

Si nous tirons les conséquences du paragraphe précédent, nous concluons que des descriptions lorsqu'elles fournissent des prescriptions sur la manière de "voir" le monde, ne donnent pas ces descriptions d'une manière qui puisse être préalablement définie (17). C'est dire que toute description sera munie d'un "etc". Ces descriptions seront inévitablement incomplètes. Il sera toujours possible d'ajouter quelque chose. Mais cette incomplétude n'est pas vécue comme telle par l'acteur social qui se sert d'une description. Il utilisera dans la situation juste assez de mots pour dire ce qu'il veut dire. "Juste assez de mots" est un critère social. Le degré de précision requis est un degré socialement sanctionné : "trop c'est trop".

L'origine de la problématique se trouve, selon H. Sacks (1963:115), dans l'interprétation de Weber par Parsons (1949:581-3). Parsons rapporte que pour M. Weber la réalité sociale est toujours plus riche que toute description et que ce distingue la sociologie des approches non-scientifiques, n'est pas le fait qu'elle englobe toute cette richesse, mais qu'elle pratique une sélection particulière. C'est dire que la sociologie assume également le "etc" comme une caractéristique de son discours, tout comme les discours non-sociologiques (18).

En quoi l'assomption d'une clause "et cetera" est-elle problématique pour les sciences sociales ? Ce problème est-il spécifique aux sciences humaines ? Ne peut-on pas, pour toute description d'un objet physique, également trouver une proposition vraie de cet objet et qui n'a pas été mentionnée par un physicien ? Par ailleurs, certaines mesures en sociologie ne sont pas moins précises que celles effectuées en sciences naturelles.

La clause de l'etc. ne rend pas les descriptions sociologiques vagues ou peu précises, mais "ouvertes" (F. Waisman, 1951), ou "décousues" ("loose", cf. Helmer/Rescher, 1958, cité in H. Garfinkel, 1967:2). Cette caractéristique ne peut être remédiée par la mathématisation des observations. D'autre part, ce qui "manque" aux descriptions en sociologie, ce ne sont pas n'importe quelles propositions vraies de l'objet décrit, mais des propositions pertinentes pour l'accomplissement et l'identification de cet objet.

Le caractère "ouvert" des descriptions sociologiques provient du fait que son objet (les activités sociales) n'existe pas en dehors de leur production par les acteurs sociaux. Or pour produire ces activités, et en particulier pour les identifier, les acteurs sociaux ont recours aux descriptions (accounts). Ces descriptions ne fournissent pas un critère identique pour toutes les itérations de ce qui est décrit. Il n'y a pas de critère empirique pour reconnaître deux activités comme étant des suicides. L'un peut être le fait d'un prisonnier dans sa cellule et l'autre celui d'un ministre dans une forêt. Si la notion de suicide permet de reconnaître les deux cas comme des cas de suicides, elle ne permet pas de prédire ce qui doit être présent empiriquement dans une situation pour reconnaître un suicide ou encore, quelle longueur doit avoir la description d'un suicide pour être la description de ce suicide, et cette description permettra-t-elle la formation d'un ensemble de suicides équivalents, pouvant être comptés (19) ? Non seulement la longueur d'une description est socialement sanctionnée, et nous ne disposons pas de critère pour dire quand elle sera assez longue, mais les

statistiques des suicides utilisées par les sociologues ne comportent pas de telles descriptions. C'est dire que si un mathématicien ou un physicien utilisent un terme, ils peuvent indiquer ce dont ce terme est abstrait, mais que le sociologue n'est pas en mesure de donner une telle description de ces termes. Ce fait n'est pas dû à "l'immaturité" de la sociologie, mais au type de descriptions auquel elle doit recourir. Une définition du suicide, de la déviance, de telle norme, etc., peut indiquer comment reconnaître un suicide, un acte de déviance, l'application de telle norme, mais ne peut indiquer ce qui permettra de les reconnaître, leur critère empirique. Comment le sociologue peut-il indiquer les circonstances dans lesquelles une interdiction de fumer dans une salle est pertinente. S'applique-t-elle si une expérience médicale au moyen de cigarettes s'y déroule, si une visite diplomatique pénètre dans la salle avec un cigare à la bouche ? L'application de la norme n'est généralement pas problématique pour les acteurs sociaux. Le point réside dans le fait que le sociologue ne peut prévoir toutes les clauses qui permettent l'application de la norme par les acteurs sociaux. Or ce sont ces clauses qui seules permettent l'emploi des descriptions.

La norme "interdiction de fumer" est munie d'un etc., implicite. La conséquence en est que ce n'est pas l'interdiction de fumer qui détermine le comportement dans cette salle, mais, cette interdiction munie d'un etc. Autrement dit, ce n'est pas une norme qui détermine un comportement, mais cette norme, dans la mesure où elle s'applique. Or il est impossible de fournir une liste de toutes les circonstances qui font qu'elle s'applique ou qu'elle ne s'applique pas (20). D'autre part, une statistique de suicides n'est pas une statistique d'événements indépendants de leur mesure. Il s'agit d'une statistique des suicides-décrits-comme-tels par les membres d'une société, par un office de statistique, par exemple. Le sociologue ne peut donc compter les phénomènes sociaux sans recourir à sa compétence sociale, ou à celle d'un autre acteur social. C'est dire que la possibilité de généraliser des résultats, d'effectuer des prévisions, d'obtenir une accumulation du savoir en sociologie repose sur la confiance du sociologue dans les compétences des

acteurs sociaux, et en particulier sur les capacités de standardisation de ceux-ci (21). Ironiquement l'on pourrait dire, que plus les suicidés se conforment à des standards précis pour leur suicide, plus le sociologue est en mesure de fournir des descriptions exactes. Il reste que dans ce cas, comme dans les autres, le sociologue n'explique pas les procédures qui ont permis cette standardisation. Il s'en sert (22).

Plus profondément, la clause de l'etc. dont est suivie toute description sociologique non seulement met en cause sa possibilité d'expliquer l'ordre social, mais en fait une description dans l'ordre social. Un sociologue et un policier divergent très probablement sur leur explication des crimes, mais ils s'accordent sur son identification, sur sa description. Sans cet accord, il n'y aurait même pas matière à controverse. Cette immersion de la sociologie ordinaire dans l'ordre social implique cependant que l'ordre social reste un problème intact. Les procédures qui permettent qu'il y ait des phénomènes tels que des suicides, des crimes, des normes ne sont pas analysées. Ce qui doit être expliqué c'est la manière dont les membres réussissent dans chaque cas, malgré le caractère ouvert de la notion de suicide, à identifier un suicide. Compter les suicides et les expliquer, c'est supposer l'ordre social, et non l'expliquer.

Cette critique de l'ethnométhodologie à la sociologie ordinaire n'est cependant fondamentale que dans la mesure où la sociologie tire sa légitimité scientifique de l'explication de l'ordre social, entendu dans le sens où l'entendent les ethnométhodologues. Les ethnométhodologues prévoient eux-mêmes cette possibilité (cf. § 3.2.). D'autre part, la justesse de leur critique n'implique pas celle de leur programme (23).

### 1.5. Les formulations et les "glosses"

1.5.1. L'ethnométhodologie part du principe que l'intelligibilité des activités sociales réside dans ces mêmes activités. C'est le principe d'identité. Une partie de ces activités consiste en activités langagières. Ces activités langagières fournissent notamment des descriptions des autres activités de la situation, ou d'un fait hors de la situation dans laquelle on parle. Dans les deux cas, ces descriptions fournissent des "prescriptions pour voir", elles permettent de voir dans la situation ce qui se passe dans cette situation, ou ailleurs. Mais dans les deux cas, ces descriptions se font au moyen de mots qui comportent une clause "et cetera" implicite. Cette clause signifie qu'une description ne fournit pas à elle seule les conditions suffisantes pour établir "ce qui se passe". Néanmoins, les acteurs sociaux se servent de ces descriptions, à toute fin utile. L'on peut donc se poser la question suivante : comment des descriptions incomplètes sont-elles cependant suffisantes, comment des "prescriptions pour voir" incomplètes sont-elles cependant suffisantes pour "voir" ?

Wittgenstein s'est adressé à cette question de la manière suivante : "Einerseits ist klar, dass jeder Satz unsrer Sprache 'in Ordnung ist, wie er ist'. D.h., dass wir nicht ein Ideal anstreben: Als hätten unsere gewöhnlichen, vagen Sätze noch keinen untadelhaften Sinn und eine vollkommene Sprache wäre von uns erst zu konstruieren.- Andererseits scheint es klar! Wo Sinn ist, muss vollkommene Ordnung sein.- Also muss die vollkommene Ordnung auch im vagsten Satze stecken" (1967a:§ 98).

Le paradoxe soulevé par Wittgenstein peut être formulé comme suit : le langage que nous utilisons est incomplet, toute description est munie d'une clause "et cetera" implicite, et pourtant nous ne cherchons pas dans nos activités quotidiennes à l'améliorer. C'est que ce langage, tel qu'il est, nous permet d'établir un sens. Ceci signifie que l'acteur social n'utilise pas un système complet de

règles pour ses activités. Pour le sociologue, cela signifie qu'il est oiseux de chercher un système complet de règles expliquant les comportements, puisque ce n'est pas un tel système qui est requis pour l'acteur. Et d'ailleurs, "Wie hätten wir uns ein komplettes Regelverzeichnis für die Verwendung eines Wortes zu denken? - Was versteht man unter einem kompletten Regelverzeichnis für die Verwendung einer Figur im Schachspiel? Könnten wir uns nicht immer Zweifelfälle konstruieren, in denen das normale Regelverzeichnis nicht entscheidet? (...) Die Verkehrsregelung in den Strassen erlaubt und verbietet gewisse Handlungen der Fahrer und Fussgänger; aber sie versucht nicht, ihre sämtlichen Bewegungen durch Vorschriften zu leiten. Und es wäre sinnlos, von einer 'idealen' Verkehrsordnung zu reden, die das täte; wir wüssten zunächst gar nicht, was wir uns unter diesem Ideal zu denken hätten. Wünscht einer die Verkehrsordnung in irgendwelchen Punkten zu gestalten, so bedeutet das nicht, er wüsste sie so einem Ideal anzunähern" (1967b:§ 440).

Si ce n'est pas un système de règle qui permet d'expliquer complètement les activités quotidiennes, quelles procédures permettent donc aux acteurs sociaux de trouver un sens complet à leurs activités? L'ethnométhodologie propose de considérer le fait qu'une activité langagière n'est jamais isolée, mais qu'elle se situe dans un contexte formé notamment d'autres activités, langagières ou non. Or un texte particulier, par exemple une phrase dans une conversation, d'une part n'a son sens que grâce au contexte, d'autre part, il contribue à maintenir, à organiser ce contexte.

1.5.2. C'est à cette caractéristique d'un texte qui consiste à participer à l'organisation du contexte tout en en faisant partie, que les ethnométhodologues s'adressent par l'expression "formulation". Ces formulations peuvent être explicites ou implicites. Elles sont explicites, lorsqu'une partie d'une conversation s'adresse explicitement à l'organisation de cette conversation (24). Par exemple, lorsqu'un professeur dirige une discussion, il lui arrivera de dire "Et maintenant nous allons passer au chapitre 3". Une telle phrase n'est

intelligible que dans le contexte. Sans le contexte, l'élève ne peut pas savoir ce que veut dire "maintenant", pourquoi il commence par un "et", de quel chapitre de quel livre il s'agit etc. Mais d'autre part, par cette phrase le professeur donne une orientation à la suite de la conversation. Un autre exemple peut être la phrase qu'il nous arrive de prononcer dans une conversation "Non, ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire.". Là aussi, la phrase n'est pas intelligible sans faire intervenir ce qui précède dans la conversation, mais aussi ce qui suit, puisque cette phrase veut amener à réinterpréter, à reformuler ce qui a été dit avant. Ces phrases dépendent donc d'un contexte, tout en l'organisant.

Techniquement, les ethnométhodologues ont placé ces formulations explicites entre parenthèses, et se sont adressés à cette parenthèse en se demandant : comment fait-il (non, ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire). Cette manière de procéder permet de prendre distance par rapport au texte et de se demander comment ce texte est un texte intelligible et comment il contribue à l'intelligibilité. Ces analyses attirent l'attention sur l'organisation séquentielle, temporelle de l'interaction, sur l'emploi des mots, les ressources auxquelles il est fait appel pour les comprendre dans ce contexte etc. Ce sont les "conversationalistes" qui ont développé le plus ces analyses (cf. § 2.3.).

Dans un sens plus large, toute activité langagière est une formulation implicite, dans la mesure où elle tire son sens du contexte dans lequel elle apparaît et elle contribue à maintenir l'interprétation, le sens de ce contexte. La manière la plus simple de comprendre ce point est de formuler une hypothèse absurde : imaginons que dans le cours d'une discussion en mathématique, un des participants dit "Le ciel est bleu sur Barcelone". Il est aisé d'imaginer que cette intervention va amener les autres participants à se demander non seulement ce que veut dire cette phrase, mais d'abord "ce qu'elle vient faire ici", c'est-à-dire comment elle peut être comprise dans le contexte de la discussion. Si cette interprétation n'est pas possible, ils vont commencer à se demander "ce qui se passe" avec lui etc. Cet

exemple absurde montre que sa phrase a contribué à modifier le cours de la discussion sans s'y référer explicitement. De la même manière, une phrase "normale" contribue à maintenir le cours de la discussion. Dans la mesure où une phrase est interprétable, elle contribue à maintenir cette interprétation. Dans ce sens, tout texte est une formulation implicite.

Par ailleurs, toute formulation non seulement contribue à maintenir ou à changer le contexte dans lequel elle apparaît, mais encore elle doit être elle-même intelligible. C'est dire que toute formulation doit pouvoir être à nouveau l'objet d'une autre formulation. Il s'agit donc a) d'un phénomène réalisé par les acteurs sociaux, b) il est observable par eux, c) il peut être commenté dans de nouvelles formulations, d) le texte de la formulation est entendu dans un sens différent de ce que le locuteur peut décrire en tant de mots, f) partant, l'intelligibilité d'une formulation n'est pas le fait d'une caractéristique intrinsèque, mais de son contexte (cf. Garfinkel/Sachs, 1970:351-352).

1.5.3. Cette caractéristique des formulations qui consiste à pouvoir dire avec quelques mots, plus que ces quelques mots ne peuvent dire, semble paradoxale. Elle concerne précisément le fait souligné par Wittgenstein que les règles pour l'usage d'un mot ne suffisent jamais à indiquer ce que ce mot veut dire dans un contexte particulier. Une première réponse au paradoxe est donné par les ethnométhodologues en soulignant que les mots n'ont le sens qu'ils ont dans un contexte que grâce à leur insertion dans un contexte. C'est dire que le contexte d'une formulation est essentiel. Mais par ailleurs, comment cette formulation peut-elle avoir une signification, être utilisée par les participants à une conversation, une conférence, les lecteurs d'une affiche ou d'un livre. Cette manière d'avoir une signification est appelée "glossing". C'est sous cet angle que toute formulation est une "glossing practice", un raccourci. Les gloses s'adressent donc au phénomène suivant : de quelle manière des mots décrivent-ils ce qu'ils décrivent, étant donné d'une part que

les règles que l'on peut fournir pour leur usage n'explique pas comment ils peuvent décrire ce qu'ils décrivent, et que d'autre part, cette qualité de décrire ce qu'ils décrivent ne vient pas d'eux, mais essentiellement de leur contexte. Les gloses veulent donc en particulier indiquer que le sens des mots ne peut résider dans une relation d'isomorphie entre ceux-ci et des éléments dans la réalité. Ce sont des raccourcis, et seul leur emploi permet aux acteurs sociaux de "voir" ce qu'ils décrivent : "The work is done as assemblages of practices whereby speakers in the situated particulars of speech mean something different from what they can say in just so many words, that is as "glossing practices" (Garfinkel/Sacks, 1970:342).

En résumé, la situation se présente comme suit : 1. étant donné la clause de l'etc., il est toujours possible de continuer la description d'un objet social; 2. notre bagage de mots est limité et les règles de leur usage sont fixées. Les "glossing practices" sont les pratiques qui nous permettent d'utiliser ce stock de mots, dans le temps de parole disponible etc., pour dire ce que nous voulons dire (Cf. J. Heritage, 1978:82).

Garfinkel et Sacks donnent quelques exemples pour illustrer ces "glossing practices". Le point de ces exemples consiste à montrer comment nous parvenons à établir un sens défini, sans qu'il soit nécessaire d'introduire un langage idéal, comme le faisait remarquer Wittgenstein. "Definiteness of glossing practices is available to study, irrespective of whether definitions are lacking, are weak, loose etc." (1970:362). A titre d'illustrations, je vais présenter brièvement ces exemples :

a) La maquette en plastique d'un moteur de voiture, disons transparente, avec une manivelle pour actionner les pistons, peut être appelée une description (account) d'un état de chose. H. Garfinkel et Sacks font sept observations concernant la manière dont s'opère cette description : 1. exactement dans la mesure où une maquette est une représentation utile d'un vrai moteur, de certaines de ces

caractéristiques, de certaines de ces relations, exactement dans cette mesure elle est aussi une fausse représentation de certains autres aspects. 2. cette représentation délibérément fausse est une condition pour son fonctionnement comme description d'un moteur; 3. c'est en raison de cette fausse description qu'un utilisateur de la maquette peut dire d'elle qu'elle ressemble au moteur; 4. et c'est précisément la connaissance de cette fausse représentation dont dispose l'utilisateur qui lui permet d'utiliser la maquette comme une description du moteur; 5. la maquette est utilisée par l'utilisateur, quelles que soient les caractéristiques de la maquette, et quels que soient les buts de l'utilisateur, comme guide pour son action dans les circonstances actuelles (a guide to practical actions in the actual situation), quelles que soient ces circonstances, pour peu que l'utilisateur ait à faire avec un véritable moteur; 6. cette utilisation de la maquette comme guide dépend de la décision de l'utilisateur d'établir la maquette comme une description adéquate; 7. cette utilisation de la maquette est accompagnée de l'accord de l'utilisateur de "donner raison au moteur" en cas de différences entre la maquette et le moteur pour certaines caractéristiques, et ceci sans chercher pour autant à corriger la maquette. Ces sept observations peuvent tout aussi bien se faire à propos de l'utilisation d'un plan, d'une carte ou d'un croquis. J'aimerais souligner quelques points de ces observations : a) une maquette en plastique n'est pas un plan, ni un croquis, non seulement parce que l'un est tridimensionnel et les autres bidimensionnels, mais les trois diffèrent quant à leur manière de décrire. Il existe donc certaines caractéristiques d'une maquette, d'un plan etc., en dehors de leur utilisation dans une situation actuelle. C'est ce qui nous permet d'acheter un plan et de refuser une maquette que l'on voudrait nous vendre à sa place; b) ces caractéristiques du plan, de la maquette, du croquis sont des caractéristiques en vue d'une possible utilisation. c) Néanmoins, ce ne sont pas ces caractéristiques seules qui vont permettre d'utiliser effectivement une maquette dans une situation réelle. Elles sont munies d'un "etc." implicite. d) C'est la raison pour laquelle ces sept observations sont accompagnées de mots

tels que "certaines caractéristiques ...", car il n'est pas possible dans le magasin de dire toutes les différences entre la maquette et le moteur qui devront être assumées pour que cette maquette puisse servir effectivement comme une description de ce moteur. Certaines différences sont prévisibles : différences de tailles, éventuellement (dans le cas d'une carte) la transposition d'une représentation en deux dimensions en un espace tri-dimensionnel etc. Mais là n'est pas le point. Il s'agit là de règles d'utilisation. Le point des sept observations est de souligner que ces règles devront être appliquées dans la situation, et de souligner que ces règles ne sont pas complètes (25). e) Mais néanmoins, dans le cas d'un "bon" plan, d'une "bonne" maquette etc. - étant entendu que "bon" est lui-même un terme de la situation, donc dépendant de l'utilisation, des circonstances, des connaissances de l'utilisateur etc. - l'utilisateur n'a aucune peine à reconnaître un sens défini à cette description, malgré l'imprévisibilité de l'application.

b) Le second exemple de "glossing practices" est celui de l'introduction par un auteur d'une "définition en première approximation" au début de son livre, réservant une définition plus complète à la suite de son élaboration. Cet exemple veut montrer comment le caractère défini d'un discours est accompli, sans que la manière dont ce caractère d'être défini soit spécifiable puisque le texte peut être lu avec une définition vague. Ces définitions provisoires fournissent des règles qui permettent de distinguer les éléments pertinents dans le cours de l'exposition. Finalement, la définition jugée complète par l'auteur ne sera plus séparable du cours de son exposition et des opérations effectuées par le lecteur pour distinguer, regrouper, nommer etc., différents aspects jugés pertinents, notamment au vu de la définition provisoire. Mais le sens jugé définitif dans la dernière définition ne pourra, lui non plus, être ramené à une manière explicite de procéder (26).

c) L'exemple du rapport d'un anthropologue veut montrer les conditions qui permettent à celui-ci de rapporter à ses collègues anthropologues ce que les indigènes ont "vraiment dit". Ce rapport se sert

souvent d'un glossaire, utilisant des termes indigènes etc. Mais comment peut-on savoir à travers les quelques mots du rapport de l'anthropologue ce que les indigènes ont vraiment dit ? Cette compréhension du rapport de l'anthropologue comme un rapport sur ce que les indigènes ont vraiment dit, n'est possible qu'à travers le type de compréhension qui est garanti par la qualité d'anthropologue : "via association membership, definiteness of sense and facticity of the report are intimately tied to the conversational settings, conversation devices, conversational "machinery" in which, and wherewith what is actually and not supposedly reported will have been "seen for the saying" to have been written in so many words" (1970:365). Autrement dit, le rapport de l'anthropologue fonctionne comme glose qui permet de donner un sens défini à son discours qui rapporte en tant et tant de mots ce que les indigènes ont vraiment dit, sans qu'il lui soit nécessaire de rapporter textuellement ce que les indigènes ont vraiment dit (27).

d) Un dernier exemple veut montrer une caractéristique importante de la manière dont s'établit le sens. Imaginons qu'après avoir raconté une histoire, votre interlocuteur se met à rire. Vous avez un instant d'hésitation, puis vous souriez, assurant ainsi l'interlocuteur de ce qu'il a découvert votre plaisanterie, et vous "encaissez" ainsi un dû que vous n'avez pas mérité, puisque vous n'avez pas voulu faire de plaisanterie dans votre histoire. Cet exemple n'est peut-être pas très heureux. Ce qu'il veut montrer, c'est que "the definiteness of circumstantial particulars consists of their consequences" (1970:366). A mon avis, ce phénomène peut être mieux montré avec l'usage de la phrase "ce n'est pas ce que j'ai voulu dire". Lorsque nous employons cette phrase, nous admettons que nous avons dit quelque chose que nous n'avons pas voulu dire. Cela signifie que ce que l'on dit ne dépend pas de notre volonté, mais des conséquences de ce que l'on dit, de son interprétation par l'interlocuteur (cf. M. Pollner, 1979, J.M. Atkinson, 1979). Il s'agit donc du problème soulevé par Wittgenstein de la relation entre l'univers mental des acteurs sociaux et le sens et la signification des textes que nous

produisons. Il n'est pas possible de dire quelque chose sans employer des mots. Or les règles gouvernant l'usage de ces mots ne déterminent pas la signification qu'ils auront dans un emploi particulier. Cela signifie qu'il y a toujours la possibilité d'être mal compris. Mais ce qui pour nous est une mauvaise interprétation est pour l'autre le sens de ce que l'on a dit. Paradoxalement, l'on peut dire que le sens de ce que l'on dit n'est disponible qu'en interprétant le sens que l'interlocuteur a interprété.

Le point ne concerne cependant pas le problème philosophique de l'esprit, mais le problème sociologique du sens. Dire que le sens réside dans les conséquences de ce qui a été dit, implique que le sens dépend de la situation d'interaction, donc du contexte social, et non des données psychologiques. Il s'agit donc d'une différence importante avec M. Weber et A. Schütz.

Une autre conséquence de cette analyse du sens réside dans le fait qu'il n'est pas possible dans ce cas de parler de sens subjectif et objectif d'une activité ou d'un texte. Etant donné le principe d'identité le sens objectif ne saurait se trouver ailleurs que dans cette activité. Au vu de la nature sociale du sens, il ne saurait se trouver dans la dimension subjective du locuteur. Comme je le discuterai plus loin (§ 4.3.6.; § 7.3.), les dimensions psychologiques du locuteur ne sont accessibles qu'à travers le sens, construit socialement (28).

1.5.4. Les ethnométhodologues se sont plus efforcés, du moins H. Garfinkel, de scruter les replis de la réalité sociale que d'établir un lien systématique entre les concepts de leur analyse. Je vais tenter une telle systématisation en mettant ces concepts en relation avec ceux que Peirce a introduit pour l'analyse du signe.

Mais auparavant, il faut rappeler combien de concepts sont disponibles. Pour ce faire, j'aimerais citer ce que Garfinkel a dit à Purdue, en parlant des descriptions (account): "When I talk about the

accountable character of affairs or when I talk about accounts, I am talking about the availability to a member of any ordinary arrangement of a set of located practices. When I say located I mean situated in that setting or organizationally interesting to us as sociologists. Matters of fact and fancy and evidence and good demonstration about the affairs of everyday activities are made a matter for seeing and saying, observing for observation and report. That means then that talk is part of this. Talk is "a constituent feature of the same setting that it is used about". It is available to a member as a resource, for his use, as well as being something that while using and counting on he also glosses. This is to say that in some important way he ignores certain features; he does not want to make a lot of it. He wants, in fact, to remove himself from that so as to recommend in the report on a world not of his doings that which for him is now available as the thing he could put together in his account of ordinary affairs" (Hill/Crittenden, 1968:9).

La clarté n'est pas la caractéristique la plus évidente de ce texte, mais il a l'avantage de mettre en relation les principaux phénomènes qui nous concernent. Implicitement Garfinkel limite sa description aux situations dans lesquelles le discours porte sur cette situation. Ce discours contient donc des formulations au sens restreint de ce terme, mais ne dit rien sur la manière dont le discours sur un objet absent de la situation contribue également à organiser la situation dont il fait partie. Un exemple de ce genre est fourni par le cas de l'anthropologue mentionné plus haut.

Garfinkel parle donc d'une situation dans laquelle les acteurs sociaux parlent, et ce fait de parler 1. appartient à cette même situation, et 2. la rend observable pour eux, tout en étant 3. lui-même une matière à observation. Dans le cas d'une conversation, cela signifie schématiquement qu'une formulation ne peut être détachée pour son analyse de la séquence dans laquelle elle se trouve, tant la séquence qui la précède que celle qui la suit.

Nous pouvons par une suite de questions introduire successivement les principaux termes étudiés jusqu'ici. - Qu'est-ce qui nous intéresse en tant que sociologues ? - L'intelligibilité des situations pour les membres, "the availability to a member of any arrangement of a set of located practices". - Pourquoi cette situation est-elle intelligible ? - Parce que les acteurs sociaux sont en mesure de la décrire. - Comment la décrivent-ils ? - Au moyen de mots, de formulations. - Comment font-ils pour décrire au moyen de mots ? - En se servant d'eux comme des raccourcis. Mais comment un raccourci peut-il être un moyen de décrire ? - Ce n'est pas vraiment un raccourci, car un texte plus long ne ferait pas mieux l'affaire. Le point réside dans le fait que ces quelques mots font l'affaire dans la situation, car les membres savent de quoi il est question. Dans ce sens ces mots disent plus que ce qu'ils semblent dire, car les autres savent ce qui précède cette formulation. Mais dans un autre sens, c'est un raccourci parce que ces quelques mots permettent de "voir" beaucoup plus que l'on ne croirait en ayant seulement les mots isolés devant soi, sans leur contexte. - Mais les gens n'ont pas l'impression de parler en raccourci en général ! - Non, et c'est parce qu'ils sont attentifs à ce qu'ils disent, mais non à la manière dont ils le disent. Dans certains cas ils ne sont pas satisfaits d'une formulation. Alors ils l'améliorent, mais "formulations are not the machinery whereby accountability, sensible, clear, definite talk is done" (Garfinkel/Sacks, 1970:353). Le fait que leurs formulations sont des raccourcis ne leur est pas conscient non plus. D'ailleurs ce fait à lui seul n'est pas une explication de l'intelligibilité (R.W. Mackay, 1974:180). C'est une manière dont s'établit l'intelligibilité. La réalité est toujours différente de ce que les mots laissent imaginer, et toute description devrait être suivie d'un etc. Mais les gens ne mettent pas d'etc., car ils trouvent en général des mots pour dire ce qu'ils veulent dire, et les autres voient ce qu'ils veulent dire parce qu'ils comprennent comment ils le disent. - Mais n'avez-vous pas justement dit qu'ils ne sont pas attentifs à la manière dont ils disent ce qu'ils disent ? - Oui, mais ce que je veux dire, c'est qu'ils emploient la manière dont une chose est dite

pour voir ce qui a voulu être dit. Ils sont attentifs à ce qui est dit, mais pour voir ce qui est dit, ils se servent de la manière dont c'est dit. C'est dire qu'ils ignorent forcément la manière dont une chose peut être dite. - Mais d'où vient l'intelligibilité, si elle ne vient ni des formulations, ni des raccourcis ? - L'intelligibilité provient de l'organisation des gestes, du milieu, des formulations. Une formulation n'est pas intelligible par elle-même, mais par la manière dont elle prend place parmi d'autres formulations, par la manière dont ces termes permettent d'identifier ce dont il est question, notamment par le rapprochement de certains termes etc. (cf. § 2.3.). Mais les acteurs sociaux ignorent ces faits, ils s'en servent pour établir leur interprétation, et si ils ne peuvent plus organiser les formulations d'une certaine manière, ils cherchent tout de suite, une autre interprétation (cf. H. Garfinkel, 1967:chp.2). De plus, ils ignorent le fait que c'est eux qui "font" ce dont ils parlent en organisant ce dont ils parlent. Ils ignorent que ce sont eux qui font que ces mots peuvent dire ce qu'ils disent dans ce contexte. Le langage est organisé par les acteurs sociaux comme une partie de la situation dans laquelle ils se trouvent, et c'est seulement en tant que partie de ce contexte que le langage peut dire quelque chose, éventuellement dire quelque chose explicitement sur ce contexte. Dans notre terminologie, les acteurs sociaux ignorent forcément ces deux aspects que nous appelons l'indexicalité et la réflexivité : le fait que ce qu'ils disent ne peut être expliqué que dans son contexte, (l'indexicalité) et le fait qu'ils ne peuvent parler qu'en raccourcis, et que par conséquent ils construisent chaque fois ce dont ils parlent (réflexivité). C'est de cette manière que ce dont ils parlent, leur apparaît parfaitement en ordre. Ils ignorent que c'est l'ordre dans lequel se trouve leur langage (son indexicalité) qui permet de construire (réflexivement) l'ordre de ce dont ils parlent.

Il me semblait utile d'introduire ces deux nouveaux termes de l'ethnométhodologie, l'indexicalité et la réflexivité, parce qu'ils étaient implicitement mentionnés dans le texte de Garfinkel que j'ai cité, et parce qu'ils résument la théorie ethnométhodologique sur le langage

Mais avant de les approfondir, j'aimerais suggérer une manière d'établir les relations entre les trois termes clé : description, formulation et raccourci (glosses) (29).

Ch. S. Peirce (1960) (30) distingue notamment trois fonctions du signe : l'icône, l'index et le symbole. Ces fonctions sont ordonnées de la manière suivante : un signe peut être à lui seul une icône, en relation avec un objet il peut être un index et une icône, et en relation avec un interprétant, il peut être un symbole, un index et une icône. Dans ce dernier cas il s'agit d'un signe complet, et c'est uniquement ce cas qui m'intéresse pour mon explication. C'est dire que tout signe a simultanément les trois dimensions, et ceci même si une des dimensions est la plus apparente. Ainsi, une maquette présente d'abord un aspect icônique, mais les deux autres dimensions sont également présentes, si la maquette fonctionne comme un signe complet.

Ce qui rend un signe complet, c'est la présence du symbole. Il est défini comme " a sign naturally fit to declare that the set of objects which is denoted by whatever set of indices may be in a certain way attached to it is represented by an icon associated with it" (2.295). Cette définition permet de mettre en relation le symbole de Peirce avec la description (account) de Garfinkel : la description est ce qui permet de "voir" les objets référés par un ensemble de termes, les formulations, de manière icônique, c'est-à-dire, en raccourci. C'est dire que je propose de mettre en relation les indices, compris de manière référentiels et non dans un sens causal (cf. A.W.Burks, 1949), avec les formulations. Les formulations, au sens large, peuvent être entendues comme une manière de référer légitimement, systématiquement à une action au moyen d'un nombre de mots suffisants pour établir ce qui vient de se passer, ce que nous sommes, ce que j'ai vu, ce qu'ils font, etc. (cf. J. Schenkein, 1972:345). Par ailleurs je propose de mettre en relation les icônes avec les raccourcis (glosses). C'est sans doute ici que la mise en relation est la plus boiteuse, en partie du fait de l'hétérogénéité des phénomènes

assumés comme icônes par Peirce. Pour Peirce non seulement une image, un plan etc. sont des icônes, mais aussi des calculs algébriques (2,280). Ce qui me semble commun aux deux, c'est le fait que l'aspect icônique concerne dans les deux cas une dimension de structure, d'organisation. Tant un plan qu'un calcul algébrique ont comme fonction de montrer l'organisation de quelque chose, de mettre en relief sa structuration. Or, le raccourci, comme je l'ai dit, a précisément cette fonction d'organiser ce dont on parle, l'organisant de façon à rendre l'etc. implicite. Par ailleurs, les exemples de Peirce et de Garfinkel plaident partiellement en faveur d'une ressemblance entre les "glossing practices" et les icônes. Non seulement la maquette de Garfinkel serait un exemple d'icône pour Peirce, mais également l'exemple de l'anthropologue veut montrer comment son discours représente la vie des indigènes. La différence principale entre les icônes et les glosses réside cependant dans le fait que les icônes sont des propriétés intrinsèques des signes, tandis que les "glosses" sont des caractéristiques du signe liées intrinsèquement à la situation de son emploi. Cette différence vaut également pour les autres termes de comparaison. Pour Garfinkel il n'y a de référence et de description que dans le cadre d'une pratique. La différence fondamentale entre les deux approches réside donc dans le fait que les fonctions du langage sont analysées par Peirce comme des fonctions liées à la nature des signes, tandis que pour Garfinkel ces fonctions, bien que nécessairement liées à des signes, ne sont toutefois effectives que de manière contingente, locale et relativement à l'organisation de la pratique dont ils font partie. La ressemblance est seulement au niveau de la description des fonctions et non de leur explication. Ce point est, par exemple, clair en ce qui concerne non seulement les symboles, mais aussi la relation des icônes et des indexes avec les symboles : "icons and indeces assert nothing" (2,291). C'est également le cas pour Garfinkel, si l'on entend par "assert" "account" : les formulations et les glosses ne sont pas ce qui décrit, ce qui rend intelligible.

La différence au niveau de l'explication est toutefois d'autant plus intéressante qu'il y a des ressemblances au niveau de la description

des fonctions des signes. La différence d'explication concerne la manière dont le langage est intelligible et dont il rend intelligible. Pour Peirce, comme pour la plupart des linguistes, il s'agit de caractéristiques linguistiques, trans-situationnelles, au niveau de la langue. Pour Garfinkel, ce sont des caractéristiques au niveau de la parole en situation (31). Gumperz et Hymes (1972:303-304) ont clairement résumé les principales caractéristiques de l'approche ethnométhodologique du langage en la présentant comme "the insistence that speaking has a form beyond that of grammar; that a simple semantic, or referential, perspective is inadequate to explaining intelligibility; that intelligibility depends upon the way in which something is said, inseparable from what is being said; (...) that rules of speaking also ultimately run afoul of "the essential incompleteness of any set of instructions". Common understanding is never simply recognition of shared contents or rules, but it is always open-ended, brought about in any given case because participants bring it about as their "artful (if unconscious) accomplishment".".

Il devrait être clair que le langage utilisé par les ethnométhodologues est de même nature que le langage qu'ils étudient : "we are not free of glossing merely because we study the glossing practices of others" (K.C.W. Leiter, 1978:16). Ce qui distingue les ethnométhodologues n'est pas au niveau de leur langage, mais provient essentiellement du fait qu'ils ne se servent pas du langage des acteurs sociaux comme d'une ressource à propos de la situation de ces acteurs sociaux (procédés que ceux-ci emploient), mais au contraire analysent le langage des acteurs sociaux comme une partie de la situation dont il fait partie. Le langage des acteurs sociaux n'est pas seulement une source d'intelligibilité, son intelligibilité est également l'objet de leur analyse. C'est une manière dont se montre le slogan des ethnométhodologues, selon lequel l'ordre social n'est pas seulement une ressource pour l'analyse, il doit aussi devenir l'objet de l'analyse.

### 1.6. Le "ad hocing"

Jusqu'ici je me suis limité à décrire le cadre de l'analyse ethno-méthodologique et je ne puis guère m'éloigner de ce type de présentation, malgré le conseil des ethnométhodologues de cesser le plus rapidement possible le discours sur l'ethnométhodologie pour passer aux analyses ethnométhodologiques (cf. J. Schenkein, 1976). Je vais tout de même présenter brièvement une partie de l'analyse que Garfinkel fit à propos d'une étude qu'il mena sur les carrières des patients d'une clinique psychiatrique. Il s'agissait notamment sur la base de dossiers d'établir leurs étapes au travers des différentes sections de la clinique (cf. H. Garfinkel, 1967:18-24; chp.6 et 7). L'intérêt central de Garfinkel s'adressait au problème du statut de ces dossiers en tant que descriptions de la carrière de ces malades, et donc implicitement de l'organisation de la clinique. Le sociologue doit en particulier être en mesure de se représenter une biographie du patient appliquant ainsi ce que Garfinkel appelle la méthode documentaire d'interprétation (cf. 1967, chp.3) (32). Cette méthode est celle qui nous amène à voir les différentes phrases d'un texte ou de la conversation d'une personne comme des documents d'une structure sous-jacente (underlying patterns). Par ailleurs ces dossiers ont été écrits par des médecins dans une certaine situation contractuelle, et ces dossiers sont des textes dans ce contexte (1967:198ss). Mais l'aspect que je vais développer concerne l'opération de codification de ces dossiers.

L'analyse de Garfinkel de la codification peut être résumée par le conseil de Barnes et Law "treat concept application as work" (1976: 224), ici traite l'application des codes comme un travail. Son intérêt s'est porté sur les tests de fiabilité (reliability). Ces tests consistent à confronter différentes codifications du même item par différents codeurs. Plus les différentes codifications du même item sont congruentes plus la fiabilité est assurée. Mais ces tests ne révèlent pas comment les codeurs réalisent cette congruence. C'est à ce phénomène que c'est intéresser Garfinkel : comment les

codeurs utilisent-ils les codes et leurs instructions pour lire les dossiers comme des réponses aux questions du code (1967:18-24) ?

La situation privilégiée était évidemment celle où les codeurs devaient réconcilier des codifications différentes d'un même item. Il décrit les procédures pour établir la codification correcte comme un "jeu de codage" (coding game), "jeu" qui permet de décider de la bonne codification. Ce "jeu" consiste essentiellement dans l'emploi de termes tels que "etc.", "excepté", "passons", "factum valet". H. Garfinkel (1972:312, n.3) explique ces termes comme suit : "etc." se réfère à l'expédient (practical device) suivant : lis la règle de codification de telle sorte que si tu l'as comprise, tu saches reconnaître d'autres circonstances de son application; "excepté" (unless) se réfère à l'expédient suivant : applique la règle excepté si tu rencontres des circonstances que chacun reconnaît, sans qu'il soit besoin de les citer au préalable; "passons" (let it pass) veut dire: en utilisant la règle munie de "etc." et de "excepté" il peut se faire que diverses matières s'introduisent pour lesquelles il faut décider, quand "on en sait assez", afin de mettre une fin à la procédure; "factum valet" se réfère à l'expédient qui consiste à accepter un procédé qui est d'ordinaire rejeté par la règle, mais qui convient néanmoins.

C'est l'ensemble de ces expédients (practical devices) que H. Garfinkel appelle par commodité "ad hocing". Ces considérations ad hoc viennent suppléer les instructions de codification afin qu'on puisse reconnaître ce qui est pertinent selon les codes dans les activités de la clinique et donner aux codes son sens définitif dans chaque cas. C'est dire que les instructions de codification, comme tout ensemble de règles, (par exemple les règles du sens lexical des mots) sont essentiellement ouvertes (open ended). La procédure mentionnée plus haut, la méthode documentaire d'interprétation révèle la même caractéristique.

Cette caractéristique d'"ouverture" des instructions n'est cependant pas à considérer comme une nuisance, ni leur analyse comme une ironie. Vouloir les supprimer reviendrait à vouloir enlever les murs pour mieux voir ce qui soutenait le toit (1967:22). Les considérations ad hoc sont essentielles pour une utilisation effective des instructions de codification. Il ne sert à rien de vouloir y remédier en augmentant la liste des instructions, puisque le ad hocing intervient précisément pour appliquer ces instructions aux dossiers. Le ad hocing est une conséquence de la position assumée par le codeur : position d'un membre compétent des activités qu'il cherche à étudier. Cette position lui permet de relier de manière stable le contenu des dossiers au système des activités de la clinique. L'organisation de ces activités n'est pas décrit dans le dossier. Néanmoins la connaissance de ces activités est requise essentiellement pour pouvoir faire des dossiers des réponses aux questions du code. C'est donc que le codeur doit faire appel à des connaissances qui ne sont ni dans les dossiers ni dans les codes et leurs instructions pour faire son travail. Ces connaissances proviennent de sa qualité de membre compétent de la clinique, ou de ce qu'il suppose être l'ordre dans la clinique. La conséquence la plus évidente de ce fait en est que la fiabilité du travail des codeurs repose en dernière instance sur leurs qualités de membres de la société qu'ils analysent. Quelque soit le traitement mathématique de ces données, leur production (comme d'ailleurs leur interprétation ultérieure, cf. Mehan/Wood, 1975:chp.3) dépend de la compétence sociale des sociologues.

H. Garfinkel tire deux conséquences générales de la présence de ces procédures "ad hoc". D'abord étant donné que les codeurs doivent faire appel implicitement à l'organisation de la clinique, le résultat de leur travail représente une version persuasive de l'ordre dans la clinique. Elle est persuasive au vu des tests de fiabilité et des règles du "jeu de codage". C'est dire qu'à proprement parler l'ordre dans la clinique reste à décrire, et partant à expliquer, tandis que l'ordre décrit dans le résultat des codifications est le produit des procédures de codification : "Geordnetheit hätte somit

z.T. einen ...erst nachträglich hergestellten Charakter" (St. Wolff, 1976:138) (33).

Ensuite Garfinkel se demande quel est le sens des efforts déployés dans ces enquêtes pour assurer un maximum de fiabilité. Et il avance que si l'ordre supposé pour ces codifications est un ordre assumé de manière compétente, alors il faut comprendre les instructions pour la codification comme une grammaire rhétorique : ces instructions permettent aux membres de l'organisation de parler de leurs affaires d'une manière impersonnelle, "they furnish a 'social science' way of talking so as to persuade consensus and action within the practical circumstances..." (1967:24).

Cette brève présentation d'une analyse ethnométhodologique illustre le point de vue adopté pour ces analyses. L'on a parlé à ce propos du 'linguistic turn' de l'ethnométhodologie : son intérêt ne se porte pas tant sur ce qui est dit, en particulier les descriptions des actions sociales, mais sur la manière dont se font ces descriptions. Cette analyse montre comment (par quel travail) des codes et leurs instructions en tant que formulations peuvent amener à des descriptions en raccourci de faits sociaux dans une clinique, tout en employant pour ce faire des règles ad hoc qui permettent de mettre en relation ces codes et l'ordre supposé dans la clinique.

#### 1.7. Indexicalité et réflexivité

1.7.1. Les concepts d'indexicalité et de réflexivité sont centraux pour l'ethnométhodologie parce qu'ils concernent deux aspects de l'action sociale qu'elle juge déterminant pour l'étude de l'action sociale : "insofar as there is value in ethnomethodological research and hope for its eventual fruitfulness, this reside in its stress upon and attention to two allegedly highly general features of verbal exchanges : these are the essential reflexivity of discourse, and the indexicality of the expressions employed therein" (Barnes/Law, 1976:223).

L'indexicalité concerne l'aspect contingent du langage, le fait qu'il dépend du contexte. La réflexivité du langage est son aspect constitutif. L'indexicalité est un phénomène que l'on peut observer: la manière dont un acteur social s'y prend pour donner un sens à un texte, à un mot, pour reconnaître une action ou un objet. La réflexivité est donnée indirectement : lorsque l'acteur social a reconnu que ceci est une table, elle est une table: il est possible de dire qu'elle est haute, belle, rouge etc. La notion de table n'indique pas si une table doit être carrée ou ronde, avec trois pieds ou quatre, en bois ou en acier, mais elle permet de reconnaître ceci (en situation) comme une table. C'est l'aspect constitutif de la notion de table. L'indexicalité est due au phénomène de l'etc., la réflexivité se montre dans les "glossing practices". Ni l'une ni l'autre caractéristique n'est consciente à l'acteur social : ce n'est pas une question naturelle que de demander à quelqu'un pourquoi cet objet carré en bois est une table et cet autre objet rond en verre est aussi une table. La réponse normale consisterait à mettre en doute les connaissances linguistiques de celui qui pose la question.

Il s'agit en effet des connaissances linguistiques, mais pas au sens des connaissances du français ou de l'allemand. Le sens de la question n'était pas: pourquoi cet objet est une table et non un "Tisch". Bien qu'indispensable pour la communication, ce n'est pas de la connaissance d'une langue qu'il s'agit, mais de ce que les ethnométhodologues appellent la maîtrise du langage. "We understand mastery of natural language to consist in this. In the particulars of his speech a speaker, in concert with others, is able to gloss those particulars and is thereby meaning something different than he can say in so many words; he is doing so over unknown contingencies in the actual occasions of interaction; and in so doing, the recognition that he is speaking and how he is speaking are specifically not matters for competent remarks. That is to say, the particulars of his speaking do not provide occasions for stories about his speaking that are worth telling, nor do they elicit questions that are worth asking, and so on" (Garfinkel/Sacks, 1970:344). Ce passage

explique pourquoi la question "si ceci est une table, pourquoi cela en est aussi une" est une question incongrue : elle n'est pas une question à propos de la table, mais elle est une question sur la maîtrise du langage naturel, maîtrise qui est présumée dans l'interaction. Il est inhabituel de demander à quoi l'on reconnaît que c'est une table, ou, ce qui est équivalent, ce que veut dire le mot "table" dans ce cas, sauf dans une situation où l'on veut apprendre l'emploi du mot "table", donc compléter sa maîtrise du langage. Il est toujours possible que nous ayons des doutes, s'il s'agit vraiment d'une table, ou que nous nous trompions, prenant un escabeau pour une table. Mais ces doutes et ces erreurs sont tout aussi relatifs à la situation et construits dans celle-ci que les affirmations et les certitudes. Elles sont également des "productions locales"(34).

Le monde des acteurs sociaux est cependant dans une grande majorité de cas familier, routinier, rationnel, intelligible. Mais ces caractéristiques sont contingentes, elles sont des réalisations en situation. L'ethnométhodologie ne doute donc pas du caractère de relative stabilité de l'ordre social, comme pourraient le faire croire le phénomène de l'etc., ou le caractère indexical du langage. Mais elle prétend que ce caractère est le fait d'un accomplissement in situ, suivant le principe d'identité.

#### 1.7.2. L'indexicalité

Comme je le discuterai plus loin (cf. chp.5) l'indexicalité concerne une propriété de certains mots tels que "ici", "maintenant", "je", etc. Ces mots ont la caractéristique de ne pouvoir être interprétés si l'on ne sait pas de quel endroit, de quel moment ou de quelle personne il s'agit. La différence entre les ethnométhodologues et les philosophes qui ont traité ces questions, consiste essentiellement dans le fait que les philosophes ont tenté d'éliminer ces termes ou de les limiter aux situations non scientifiques. Ils sont gênants en science parce qu'une phrase telle que "il pleut maintenant" ne peut être dite vraie atemporellement, tandis qu'une phrase telle que

"il pleut à Paris le 1.7.1800" peut être dite atemporellement vraie ou fausse. Or les phrases de la science se doivent d'être atemporellement vraies ou fausses, donc indépendamment du contexte de l'emploi de ces phrases.

Les ethnométhodologues ne cherchent pas à remédier aux propriétés indexicales des mots et des phrases. Ils pensent que tout remède est superflu, car tout remède est lui-même situé: "whenever practical actions are topics of study the promised distinction and substitutability of objective for indexical expressions remains programmatic in every particular case and in every actual occasion. (...) (she) is always accomplished only for all practical purposes" (H. Garfinkel, 1967:6-7). C'est ce que je vais appeler la thèse de l'indexicalité généralisée.

La thèse de l'indexicalité généralisée ne signifie pas que tout texte contienne nécessairement des mots tels que "ici", "maintenant" etc. Elle prétend cependant que les expressions de ces textes ne sont intelligibles que grâce à leurs propriétés indexicales. La thèse ne concerne donc pas tant la présence d'expressions indexicales au sens restreint, que les propriétés indexicales de toute expression. Ce point est clarifié de la manière suivante par Garfinkel et Sacks (1970:353) "in that formulations consist of glosses, and in that the properties that formulations exhibit as notational displays - properties that are used by speakers to accomplish rational speech - are properties of indexical expressions, the very resource of natural language assure that doing formulating is itself for members a routine source of complaints, faults, troubles, and recommended remedies, essentially".

Comment cette thèse peut-elle être fondée ? La manière la plus évidente est d'analyser des textes scientifiques et de montrer que leur production ou leur lecture comporte effectivement des processus d'interprétation dans lesquels la situation est non seulement pertinente, mais essentielle. Un tel exemple est fourni par l'analyse de la

codification décrite plus haut (cf. § 1.6.). Comme je l'ai mentionné, les ethnométhodologues ne se sont pas occupés principalement d'activités scientifiques, mais de conversations et des thèmes habituels de la sociologie (organisations, déviance, sous-culture etc.). La seule analyse que je connaisse qui soit exclusivement dédiée à la lecture de textes, est celle de D.C. Anderson (1978), que je discuterai plus loin (cf. § 5.7.6.). C'est dans ce contexte que je montrerai la plausibilité de cette thèse en recourant à une manière indirecte de la fonder en discutant des textes philosophiques qui veulent éliminer ou limiter les propriétés indexicales du langage.

Le phénomène de l'indexicalité est plus souvent reconnu que discuté comme le montre cet extrait d'un article de B. Barnes (1964/71:128) qui cherche à justifier une approche intensionnelle du langage ordinaire : "we have all heard the wearying platitude that 'you can't separate' the meaning of a word from the entire context in which it occurs, including not only the actual linguistic context but also the aims, feelings, beliefs, and hopes of the speakers, the same for the listener and any bystanders, the social situation, (...), the rules of the game, and so on ad infinitum". Il s'agit là d'une description superficielle de l'indexicalité. Elle est superficielle parce que les buts, les espoirs, les croyances des acteurs de la situation ne sont pas des données, mais des faits établis eux-mêmes dans la situation. Bien qu'il s'agisse d'une "platitude", Barnes concède "there is no doubt some truth in this, but I fail to see how it helps one get started in an empirical investigation of language. At the very least, provisional divisions of the subject have to be made somewhere" (*ibid.*). Barnes reconnaît le problème de l'indexicalité et n'y voit pas de solutions, et propose d'exclure provisoirement le problème. C'est une réaction ordinaire, non dans un sens péjoratif de ce terme, mais dans le sens où c'est précisément ce que nous faisons dans la vie quotidienne. Barnes se trompe toutefois lorsqu'il dit que cette problématique ne peut pas servir pour une recherche empirique. C'est précisément le point des ethnométhodologues que de prendre le phénomène de l'indexicalité lui-même

comme objet de leurs analyses empiriques. Ce phénomène consiste essentiellement dans les efforts des acteurs pour construire un sens d'ordre social, donc, en particulier, pour désindexicaliser les significations des mots, dans leur contexte.

Garfinkel et Sacks (1970:347) proposent la métaphore suivante : si toutes les femmes de ménage qui rentrent dans une chambre se mettent toujours à nettoyer le même coin de la chambre, l'on peut en conclure que ce coin a besoin d'être nettoyé. Si les femmes de ménage sont les acteurs sociaux et le coin sale est l'indexicalité, la solution des femmes de ménage est celle des acteurs sociaux, et en particulier de Barnes; il faut nettoyer le coin, il faut désindexicaliser. Mais l'on peut prendre une autre attitude, et se dire qu'il y a quelque chose à propos des femmes de ménage et de ce coin qui fait de leur rencontre une occasion de nettoyage. Dans ce cas, le nettoyage cesse d'être vu comme un signe de saleté pour devenir un phénomène en lui-même. Cette métaphore rend également plausible pourquoi les désindexicalisations sont parfois jugées insuffisantes, et que les acteurs sociaux en viennent à corriger leurs formulations. Il n'est en effet pas rare de voir quelqu'un réprimander un autre pour avoir mal nettoyé un coin de chambre. Mais cette réprimande peut devenir elle-même un phénomène, au même titre que le nettoyage (35).

Le phénomène de l'indexicalité ne concerne pas seulement le langage mais également les actions (indexical expressions and indexical actions; 1967:11, notamment). Elle ne concerne pas seulement, à mon avis, les actions, mais l'ensemble de ce que nous sommes amenés à décrire, donc à rendre intelligible. C'est pour cette raison que j'ai choisi d'introduire l'indexicalité par l'exemple de l'identification d'une table. Il me semble en effet, mais ce point n'est pas développé par les textes des ethnométhodologues, que les actions ou les expressions linguistiques ne sont indexicales que dans la mesure où il est question de leur intelligibilité, donc de leur description. Comment une action peut-elle être indexicale, si elle n'est pas

décrite comme telle action, au moins par l'acteur qui accomplit cette action ? Il en va de même pour les tables. L'indexicalité ne concerne pas les tables en tant qu'objets dans un monde où il n'y aurait pas d'hommes. Ce ne serait d'ailleurs pas une table, puisqu'il n'y a de table qu'en fonction des hommes. C'est dire que la table n'est indexicale que dans la mesure où elle est décrite dans une situation et en vue de cette situation, à toute fin pratique (36). Il en va des activités langagières comme des autres objets dans le monde : elles ne sont indexicales qu'en situation, mais aussi, elles ne sont des activités langagières, qu'en situation. C'est ce point que Garfinkel et Sacks (1970:344-45) soulignent en clarifiant la caractéristique des raccourcis (glosses) qui consiste à signifier plus que ce qui peut être dit en tant de mots : "It is not so much (meaning) differently than what he says" as that whatever he says provides the very materials to be used in making out what he says", exactement comme les propriétés d'une table sont ce qui nous permet de dire que c'est une table, ou les circonstances d'un suicide qui nous permettent de dire que c'est un suicide (bien que des activités langagières puissent faire partie des circonstances d'un suicide). Le point consiste dans le fait que "his talk itself, in that it becomes a part of the selfsame occasion of interaction, becomes another contingency of that interaction". Ce n'est donc qu'en faisant partie d'une interaction que ce qui est dit devient intelligible, et ce faisant, contribue au maintien de cette même interaction. Le même point vaut pour la table : elle n'est une table que dans le cadre de nos activités, et en tant que telle devient un élément qui donne sens à nos activités. "It (the talk) extends and elaborates indefinitely the circumstances it glosses and in this way contributes to its accountably sensible character". En employant la terminologie phénoménologique l'on pourrait dire que la parole, l'action et les choses n'ont de sens qu'en tant que partie de notre Lebenswelt, et en tant que partie, ils contribuent au processus continu de production de cette Lebenswelt. Ce second point signifie qu'en tant que partie de la Lebenswelt l'objet contribue à maintenir la réflexivité de la Lebenswelt, c'est-à-dire sa présence en tant que schème d'interprétation.

Il est clair que cette position de l'ethnométhodologie a une importance qui dépasse le domaine de la sociologie et concerne la méthodologie de l'ensemble des sciences humaines. Elle remet en question le statut de toute explication causale et/ou déductive : non tant leur possibilité que leur portée (cf. § 3.2.) (37).

### 1.7.3. La réflexivité

La réflexivité est corrélative à l'indexicalité, et la thèse de l'indexicalité généralisée doit être accompagnée d'une thèse de la réflexivité généralisée. Si l'indexicalité consiste dans le fait que nous ne connaissons le sens des expressions que dans le contexte de leur emploi, la réflexivité concerne ce sens. Si l'indexicalité fait que nous ne reconnaissons ce qu'est un meurtre, qu'en faisant appel aux éléments pertinents de la situation, éléments qui ne peuvent être prévus par la notion de meurtre, la réflexivité concerne le fait que nous soyons en mesure dans ces circonstances de reconnaître un meurtre. Le fait qu'il y ait des discours, des meurtres, des tables provient de notre aptitude à agir réflexivement sur notre environnement, et à en faire un monde humain. La réflexivité concerne donc ce que nous tenons pour certain : qu'il y ait des tables etc. Ces tables n'existent cependant pas quelque part hors de nous, attendant que nous les décrivions, mais n'existent en tant que tables, que parce que nous disposons de la notion de table.

Le thème de la réflexivité concerne donc le thème de la constitution, dans la tradition kantienne, ou de la grammaire de nos activités, dans le sens de Wittgenstein. De la même manière, l'indexicalité concerne le thème de la science et de l'opinion, de l'épistémé et de la doxa. L'ethnométhodologie refuse cette seconde dichotomie en arguant qu'il s'agit de désindexicalisations dans des situations et pour des buts différents, et elle affirme le caractère constitutif du langage, mais en insistant sur le caractère local, temporel, séquentiel de la constitution. Le monde n'est pas constitué "hors du monde", mais dans le cours de nos activités quotidiennes, indexicalement.

La réflexivité de nos activités implique que ces activités et ce sur quoi elles portent n'ont pas de sens (ne peuvent être ce qu'elles sont) en dehors de l'observateur. L'observateur est toujours indexicalement inclus, bien que d'une manière différente des éléments qui permettent de décrire ceci comme une table etc. L'observateur est inclus dans l'interprétation de ceci comme une table, parce que l'interprétation de la table ne peut avoir lieu sans lui. La même chose vaut pour un livre de mathématique ou pour un meurtre. Le thème de l'indexicalité inclut donc les "indexical particulars" et leurs "producteurs" dans un tout en constante "création". J.R. Bergman (1974:39) touche ce point, lorsqu'il insiste que la présence à la situation et la contrainte au choix (à répondre à la question "what to do next" (H. Garfinkel, 1967:12) sont des conditions générales de toute interaction. C'est dire que ce tout qui inclut les membres de la situation et les objets dans celle-ci, est de nature contingente, locale, accompli à chaque pas. Cela ne signifie pas que "le monde" soit vécu comme fragile, contingent, étrange etc., mais que les caractères de stabilité, de factualité, de familiarité du monde sont des caractères accomplis dans les processus constants de constitution (38).

T.P. Wilson (1970b:79) décrit comme suit la relation entre l'indexicalité et la réflexivité : "On the one hand, the objectivity and reality of what is happening on any given occasion depends on the members seeing the present occasion as located within a stable, objective social order. On the other hand, the members' sense that the features of the social order are objective and real is an accomplishment of the members on that same occasion. Thus, the organized, factual character of any occasion depends reflexively on itself". La réflexivité n'implique pas que le monde n'est pas réel. Elle indique plutôt dans quel sens il est réel, comment les membres sont "dans le monde". La réflexivité n'est donc pas un phénomène pour les acteurs sociaux (39), car elle forme "la couche" qui est toujours présumée pour leur action : "it is as if the member were acting on a number of levels at once, never noticing the deeper levels"

(L. Churchill, 1971:185). Il faut quitter l'attitude naturelle pour que la réflexivité devienne un phénomène (cf. § 1.8.). Il faut "call attention to 'reflexive' practices such as the following : that by his accounting practices the member makes familiar, common place activities of everyday life recognizable as familiar, common place activities; (...) and of proceeding in such a way that at the same time that the member 'in the midst' of witnessed actual settings recognizes that witnessed settings have an accomplished sense, an accomplished facticity, an accomplished accountability, for the member of the organizational hows of these accomplishments are unproblematic, (...) and are known only in the doing which is done skilfully, reliably, uniformly, with enormous standardization and as an accountable matter" (H. Garfinkel, 1967:9-10).

La réflexivité concerne un thème largement travaillé par la phénoménologie sous le thème de l'intersubjectivité, l'attitude mondaine, naturelle. La différence de l'approche ethnométhodologique réside principalement dans le caractère essentiellement social et contingent de l'intersubjectivité : tout comme l'intelligibilité de ses propres actions, le caractère de réalité du monde est le produit de la démonstration mutuelle des membres, une condition de toute interaction, de toute action et communication (40). L'acceptation d'un monde intersubjectif comporte l'acceptation d'un certain nombre de propositions "incorrigibles", propositions présupposées pour la vérification des autres propositions (du raisonnement mondain). Les assomptions des sociologues sur le consensus cognitif (T.P. Wilson, 1970a,b), celles des Azandes sur leur oracle (M. Pollner, 1976), celle des mathématiciens sur les normes de l'énumération (D.A.T. Gasking, 1940), celles des physiciens sur l'isomorphie de l'univers (B.v.Greiff, 1976) (41).

"Mundane reason refers to various inferences, puzzles and solutions predicated on the assumption of a commonly experienced world" (M. Pollner, 1975:429). La réflexivité concerne donc la culture au sens très large de ressource commune en vue des inférences et des actions.

La culture n'est cependant pas homogène ni invariable. Elle permet précisément de prendre certaines de ces propositions "incorrigibles" (ou "presuppositional shemata", M. Pollner, 1976:427) comme objet de notre attention. C'est dire que ces propositions ont différents niveaux, et peuvent être remises en cause. Cette remise en cause concerne la clause *ceteris paribus* (etc.) assortie implicitement à toute affirmation sur le monde (M. Pollner, 1976). Néanmoins elle ne peut se faire sans admettre d'autres propositions tout aussi invérifiables, mais indispensables pour discuter des premières. Un exemple aisé de ce fait se trouve dans les écrits des ethnologues se trouvant face à une culture différente de la leur : ils perçoivent les propositions "invérifiables" de la culture étudiée, mais pour ce faire, il ne leur est pas possible de mettre en doute leurs propres assomptions, propres à leur culture.(42).

Ces pratiques réflexives consistent notamment pour les membres à traiter des situations comme familières, tout en les rendant familières, à reconnaître à chaque fois qu'une description d'une activité commune est donnée, cette activité comme la même, à considérer les dimensions imaginaires comme en continuité avec les éléments observables (43) à ignorer systématiquement le caractère "réalisé" des faits et de l'objectivité du monde (1967:9-10) (44).

Il s'agit donc d'analyser 1. "members' uses of concerted everyday activities as methods with which to recognize and demonstrate the isolatable, typical, uniform, potential repetition, connected appearance, consistency, equivalence, substitutability, directionality, anonymously describable, planful - in short, the rational properties of indexical expressions and indexical actions" (1967:10).  
2. De plus, cette rationalité est une rationalité en contexte, puisqu'il n'y a pas de concept de "contexte" en général, et que tout emploi du terme "concept" est lui-même indexical, essentiellement.

La réflexivité montre que l'intelligibilité d'une action et ses descriptions sont inséparables, bien qu'ils ne sont pas identiques

(cf. § 1.2.). Les activités langagières en particulier, sont intelligibles, parce que "member's accounts are reflexively and essentially tied for their rational feature to the socially organized occasions of their use for they are features of the socially organized occasions of their use" (1967:4). Les activités non-langagières n'ont à proprement parler de caractère intelligible que si elles peuvent être décrites : le bûcheron ne fait son métier de bûcheron (pour prendre un exemple cher à A. Schütz, 1932) que si son comportement lui est interprétable comme correspondant à ce qu'il veut faire, à savoir couper du bois pour certains buts, dans une certaine situation physique, contractuelle etc. (45). S'il nous est possible parfois, par la contrainte sociale, de forcer des comportements à se rendre interprétables, il nous est possible, également dans certaines limites, à forcer le monde naturel dans des comportements interprétables (cf. B.v. Greiff, 1976). La science moderne n'est pas imaginable sans les techniques qui permettent ses expériences et leur standardisation. Il est clair cependant que notre attitude contemporaine envers la nature diffère de celle envers le monde social. Mais l'animisme montre qu'il n'y a pas de nécessité à cela. Plutôt que de poursuivre l'investigation des arcanes de la réflexivité, je vais rapporter quelques éléments de travail de D.L. Wieder (1974) qui permettront de situer les analyses abstraites dans le contexte d'une enquête.

1.7.4. D.L. Wieder (1974b) dans son étude sur ce que l'on appelle en sociologie les normes d'un groupe de jeunes dans une maison de rééducation, analyse la manière dont ces normes sont actualisées, utilisées, référées par les différents membres de cette organisation, comment les normes deviennent des éléments pertinents dans une situation. C'est ce qu'il appelle "telling the code". Un cas particulier est celui où l'un des jeunes dans le cours d'une conversation, par exemple avec un des organisateurs, dit "vous savez bien que je ne moucharde pas". D.L. Wieder (1974b:167ss) analyse cette énonciation selon deux dimensions : l'aspect multi-formulatif et l'aspect multi-conséquentiel ("multi-consequential") (46). Chacune de ces deux

dimensions peut à nouveau être analysée selon que l'énonciation est multi-formulative et multi-conséquentielle dans l'immédiate interaction dont l'énonciation est une partie, ou selon que l'énonciation a ces traits en relation avec l'occurrence de cette interaction dans le contexte plus large de l'organisation de la maison de rééducation (47).

La dimension multi-formulative d'une formulation telle que "vous savez bien, je ne moucharde pas", adressée à un membre de l'organisation ou au sociologue, comprend les éléments suivants : a) elle raconte ce qui vient de se passer: vous m'avez demandé de moucharder; b) elle formule ce que fait celui qui prononce cette phrase: ma réponse à votre question est: pas de réponse; c) elle formule un motif sensible pour cette phrase et cette attitude, en se référant au code interne qui interdit de moucharder; d) ce faisant elle indique la permanence (et constitue cette permanence) des rapports de rôles entre celui qui répond et celui qui a posé la question, plaçant ainsi l'interaction actuelle dans le contexte des rapports transsituationnels: celui qui parle est un "insider", celui qui a posé la question un "outsider"; e) en dehors du fait que cette phrase place l'interaction en cours dans le contexte des rapports de rôles transsituationnels, des traits de ces rapports sont à nouveau formulés. Les aspects a-c se réfèrent à l'immédiate interaction, d-e au contexte plus général.

Cette énumération de la dimension multi-formulative permettrait un traitement des rapports entre l'ethnométhodologie et la sociologie analytique. Ne retrouve-t-on pas sous c) la dimension psycho-sociale, sous d) la dimension micro-sociale, et sous e) le contexte macro-social, ce dernier se basant selon Parsons en tant que contexte institutionnel sur les rapports de rôles. Le point central de la différence est celui-ci: ces différentes dimensions ne sont pas des catégories de l'explication du sociologue, mais des catégories utilisées, implicitement, par les acteurs pour expliquer à eux-mêmes leurs comportements.

Cette même phrase "vous savez bien, je ne moucharde pas" a également une dimension "temporelle", la multi-conséquentialité. Dans cette dimension la phrase révèle les aspects suivants : a) de par la sanction négative comprise dans cette phrase, elle fonctionne comme une rebuffade de la question posée; b) elle tend souvent avec succès à clore cette ligne de la conversation; c) elle laisse l'interrogateur dans l'ignorance de ce qu'aurait été la réponse; d) elle signale les conséquences d'une insistance de l'interrogateur: un tour "maussade" de la conversation, e) le risque d'être vu comme un membre incompetent s'il ne sait pas reconnaître le sens de la réponse; f) finalement, la réponse indique les conséquences, s'il avait répondu à la question: il aurait mouchardé. Ce fait aurait pu coûter cher à celui qui aurait mouchardé. Et puisque les organisateurs sont responsables de la "sauvegarde" des "pensionnaires", cette conséquence aurait aussi été une conséquence à charge pour l'interrogateur. Toutes ces conséquences concernent le caractère "persuasif" de la phrase. L'on voit clairement aussi que cet aspect est lié directement aux aspects multi-formulatifs, sur le fonds desquels les conséquences peuvent être interprétées. Si l'on veut donner des termes usuels à ces dimensions, j'avancerais que l'aspect multi-formulatif concerne l'aspect institutionnel, tandis que l'aspect multi-conséquential concerne l'aspect organisationnel. Parmi ces derniers, les aspects a-b, sont des traits analysés avec beaucoup de rigueur par les conversationnalistes (cf. § 2.3.).

Dans les deux dimensions, il est important de noter la relation entre indexicalité et réflexivité : dans un sens, la phrase n'a son sens et son efficacité que sur le fonds du contexte développé comme multi-formulatif, - conséquential. Dans l'autre, ce contexte n'existe que comme ressource pour les acteurs en vue de s'expliquer leurs actions, de les rendre sensibles et efficaces. Elles concernent le savoir commun présumé par les deux membres de l'interaction (cf. J. Coulter, 1979b). Cela vaut donc en particulier pour toutes les dimensions transsituationnelles (48). L'ethnométhodologue n'utilise pas les références transsituationnelles comme ressources de son

explication, que ces références soient du domaine des normes et institutions sociales ou du domaine des compétences individuelles, par exemple linguistiques. Normes et règles sont des phénomènes à étudier, à expliciter pour autant et dans la mesure où celles-ci interviennent dans la construction de l'action en cours par les participants. Ce n'est pas la règle, mais le "rule use", son emploi, qui intéresse l'ethnométhodologue.

1.7.5. Pour illustrer ces différents points, l'on peut prendre l'exemple du jeu d'échec: au courant d'une partie, un mouvement, - disons d'un cheval -, est un mouvement dans la partie en tant que jeu d'échec poursuivi par les joueurs jusqu'à ce point. La manière dont l'interprétation du mouvement dépend du contexte de sa réalisation s'appellera l'indexicalité. Par ailleurs, la suite de ces mouvements permet au jeu d'échec d'exister comme tel, comme quelque chose dont on peut parler, que l'on peut commenter, analyser etc., à propos duquel on peut imaginer d'autres mouvements, une autre tournure de la partie etc. Cette réflexivité des mouvements du cheval permet ainsi de formuler des buts, d'avancer des motifs, de parler de la compétence, de caractère des joueurs etc. Cette réflexivité n'est telle que par la présence de ce mouvement dans la partie, en tant qu'organisation séquentielle de mouvements, organisation qui donne à chaque joueur son tour de jouer, qui comporte une durée interne etc. L'ethnométhodologie n'étudie pas "the move in a game", mais "the move-in-a-game" (H. Garfinkel, Hill/Crittenden, 1968/73). Cette organisation séquentielle est le produit de choix (1967:10-18) implicites continuels concernant la procédure, les règles, l'identité des pièces etc. Les choix sont effectués dans un temps toujours limité : s'abstenir c'est aussi agir, c'est aussi une manière d'être présent (J.R. Bergman, 1974:40-41). Cette identité est reconnue dans le cas du cheval notamment par sa façon particulière d'avancer sur l'échiquier. Cette identification appartient au caractère multi-formulatif du mouvement. De même la manière dont le cheval "se comporte" par rapport à d'autres pièces réactualise, reconnaît en les identifiant, l'identité des autres pièces encore sur l'échiquier.

L'exemple de la partie d'échecs montre aussi d'autres aspects, et ici il devient pertinent d'observer que l'exemple concerne une partie d'échecs et non le jeu d'échecs. Le jeu d'échecs n'est pas un objet pour l'ethnométhodologue. C'est un objet pour les joueurs d'échecs. Pour l'ethnométhodologue il s'agit d'un phénomène à expliquer. Son objet, c'est la partie, plus précisément, la manière dont les joueurs font une partie d'échecs. Comme le dit L. Churchill, 1971:184 : "The ethnomethodologist would be delighted if grammars of many social activities were already proposed, so that he could start from there. His concern is norm-in-use". Il n'y a par ailleurs pas d'intérêt à étudier les règles du jeu d'échecs, car ces règles ne pourraient jamais être toutes mentionnées (le problème de l'etc.). Toujours l'on peut être amené à appliquer des procédures ad hoc. Ces procédures n'apparaîtront pas comme quelque chose que l'on rajoute aux règles. Il s'agit de pratiques 'normales' qui permettent l'application des règles. Chaque championnat d'échecs montre de telles décisions ad hoc, a fortiori une partie entre amis. Les règles ont un caractère essentiellement ouvert. Elles ne disent jamais tout de leur application, et cela même pas dans un jeu aussi codifié que l'est le jeu d'échecs. (cf. les "glosses"). Ce caractère ouvert implique que l'étude des règles du jeu d'échecs ne suffit pas pour découvrir le caractère objectif, de fait social d'une partie : "the analysability of actions-in-context as a practical accomplishment" (1967:9). Cette étude ne donnerait pas les renseignements nécessaires pour savoir comment s'y prennent les membres pour établir au cours d'une partie, cette partie comme quelque chose de réel, de relativement anonyme par rapport à eux-mêmes, comme quelque chose dont on peut parler, - son "accountability"-, comme quelque chose qui a un début et une fin, quelque chose que l'on peut interrompre etc. Ceci indique aussi clairement le point de vue de l'ethnométhodologie: elle étudie les faits sociaux essentiellement comme des processus. Le jeu d'échecs doit être vu comme processus continu d'interprétation, de mouvements etc. Parler du jeu d'échecs est un processus de désindexicalisation propre aux acteurs sociaux, processus qui est toujours contingent, (for all practical purposes) lié à la situation de la partie d'échecs.

Hegel, dans un autre contexte, avait formulé ce point comme suit : "Denn die Sache ist nicht in ihrem Zwecke erschöpft, sondern in ihrer Ausführung, noch ist das Resultat das wirkliche Ganze, sondern es zusammen mit seinem Werden; der Zweck für sich ist das unlebendige Allgemeine, und das nackte Resultat ist der Leichnam, der die Tendenz hinter sich gelassen" (Hegel, G.W.F. : Phänomenologie des Geistes", Vorrede, 1807, F. Meiner, Hamburg, 1952:11).

Cette citation ne veut naturellement pas impliquer une parenté entre Hegel et l'ethnométhodologie. Elle résume cependant de façon élégante deux aspects centraux de l'ontologie sociale de l'ethnométhodologie: les ethnométhodes sont à analyser comme un système, un tout, et comme processus. C'est de ce second aspect qu'il sera question maintenant.

### 1.8. La réduction ethnométhodologique

1.8.1. Tant l'indexicalité des descriptions que le lien qui lie celles-ci réflexivement aux circonstances dans lesquelles ces descriptions sont faites, sont des phénomènes sans intérêt pour les acteurs sociaux. Ils sont certains de la facticité, rationalité, familiarité du monde. Leur intérêt concerne ce qui est le cas, ce qu'il faut faire etc., au vu des circonstances, mais sans que la manière dont ces faits, ces actions et ces circonstances leur sont présentes par leurs descriptions, ne soit un problème pour eux. Au contraire, leurs problèmes, doutes, enquêtes etc. se fondent sur la facticité, sur la rationalité des circonstances dans lesquelles ils se posent des problèmes, ont des doutes etc. : "they treat as the most passing matter of fact that members' accounts (...) are constituent features of the settings they make observable. Members know, require, count on, and make use of this reflexivity to produce, accomplish, recognize, or demonstrate rational - adequacy-for-all-practical-purposes of their procedures and findings" (Garfinkel, 1967:8). Dire que les acteurs sociaux ne s'intéressent pas à la manière dont ils rendent intelligibles les situations dans lesquelles ils se trouvent, n'est pas relever une faiblesse du genre humain ou

faire de l'ironie, mais souligner une condition de l'interaction, des enquêtes, de l'orientation, bref, de l'action humaine. Cette condition inévitable a été thématifiée en phénoménologie comme l'attitude naturelle, et en ethnométhodologie, M. Pollner parle du raisonnement mondain. H. Garfinkel parle de cette attitude comme consistant à "holding a line of official neutrality toward the interpretative rule that one may doubt that the objects of the world are as they appear" (1967:272) (49). Si l'ethnométhodologie compte étudier la manière dont la facticité, la rationalité des descriptions est accomplie, il va de soi qu'elle ne peut s'en tenir à cette attitude. Elle doit adopter une attitude dans laquelle les ethnométhodes lui apparaissent "anthropologically strange" (Garfinkel, 1967:9).

Cette nouvelle attitude consiste à ne pas se concentrer sur ce qui est dit, mais sur le fait que quelque chose a été dit, et comment cela a été dit (1967:29). C'est le fait de cette mise entre parenthèse de ce qui a été dit, qui fait de cette attitude une réduction dans un sens analogue à la réduction phénoménologique. C'est pourquoi j'ai réservé pour cette attitude le terme de réduction ethnométhodologique (50). Cette réduction consiste donc 1. à considérer le fait que des gens parlent, 2. à suspendre sa croyance dans le caractère référentiel de ce qu'ils disent, et 3. à prêter toute son attention sur la manière dont ils parlent, et ce faisant rendent visibles ce dont ils parlent.

Zimmermann et Pollner (1970:98-99) caractérisent la réduction ethnométhodologique comme suit : "The everyday world as known under the attitude of everyday life is indeed transformed upon impact with the reduction (...). But nothing in that world is lost in the transformation, and much is gained (...). What is changed (...) is the status accorded the features of that world, and the accounts, explanations, and stories that accompany encounters with it. They are made available as phenomena in their own right (...). The occasioned corpus (le monde en tant que corrélat des descriptions) is thus conceived to consist in member's methods of exhibiting the connectedness, objectivity, orderliness, and relevance of the features of any particular setting as features in, of, and linked with a more encompassing,

ongoing setting, typically referred as 'the society'." Cette dernière remarque concerne les structures macro-sociales. Elles sont étudiées en ethnométhodologie en tant que corrélat des descriptions des acteurs sociaux dans leur situation. Les structures macro-sociales ont le même statut que les normes, les valeurs, les institutions. Elles ne sont pas étudiées par les ethnométhodologues comme des déterminants de l'action sociale, mais comme des explications aux mains des acteurs sociaux pour structurer leur action sociale. Ce sont les acteurs sociaux qui rendent une structure macro-sociale pertinente pour leur action sociale, et non l'ethnométhodologue. Celui-ci étudie les ethnométhodes qui permettent de les rendre pertinentes (51).

Si la réduction phénoménologique consiste à étudier le monde en tant que corrélat intentionnel, la réduction ethnométhodologique consiste à étudier le monde en tant que corrélat des descriptions des acteurs sociaux. C'est une des façons dont l'ethnométhodologie pratique un 'linguistic turn' (J.R. Bergmann, 1974:96): "Empirie löst sich vollständig in Sätze über Empirie auf". Mais ce "linguistic turn" se distingue de celui de la philosophie analytique en ce qu'il ne considère pas tant les phrases (les formulations) que ce qui en est fait des descriptions dans une situation que celles-ci contribuent réflexivement à constituer. Le langage n'est pas étudié comme une chose autonome, les mots "possédant" une signification, mais comme des mots n'ayant leur signification que dans leur emploi.

Mais le 'linguistic turn' n'est pas la seule différence entre la réduction phénoménologique et celle des ethnométhodologues. Deux autres aspects les distinguent : 1. le fait que la constitution soit étudiée comme une opération essentiellement concertée, coopérative, et 2. le fait qu'il s'agisse d'un processus continu. H. Garfinkel insiste que toute interprétation est un "inner-temporal course of interpretative work" (1967:24). Il ne saurait être question dans cette attitude de distinguer entre le produit et le processus, car tout produit n'existe que dans la mesure où il est l'objet d'un processus continu d'interprétation (52).

Ce caractère de processus de la construction sociale de la réalité est central au point que Garfinkel avait songé à rebaptiser l'ethnométhodologie "néo-praxologie" (Hill/Crittenden, 1968:10), terme qu'il a emprunté à Kotarbinski. Dans un article de 1955, Garfinkel avait d'ailleurs présenté les règles praxéologiques, suivies par excellence, à son avis, par E. Goffman. Il s'agit de règles qui invitent le sociologue à étudier points par points comment les acteurs réalisent les valeurs des variables étudiées par les enquêtes sociologiques. C'est dire que lorsque nous découvrons des régularités dans les comportements, nous ne pouvons nous contenter d'un haut taux de corrélation entre les valeurs de nos variables. Il reste à étudier comment les acteurs sociaux accomplissent une telle régularité. La règle praxéologique est donc une formulation proche de ce qui sera l'ethnométhodologie, et son insistance est déjà sur le caractère d'accomplissement des faits sociaux, et non sur leur caractère de factualité : "Fact as practical accomplishment" comme dit Zimmerman (1974).

1.8.2. Une petite expérience que Garfinkel a menée avec ses étudiants va permettre d'éclairer les aspects sémantiques de la réduction ethnométhodologique, tout en exemplifiant le changement de point de vue que celle-ci comporte. La question centrale que cette expérience veut mettre en lumière, concerne la compréhension mutuelle. H. Garfinkel veut montrer que cette compréhension mutuelle (common understanding) ne peut pas être expliquée par un accord mutuel sur des contenus, mais sur des méthodes, donc par un processus temporel d'interprétation.

L'expérience (1967:24-31;38ss) consiste à demander aux étudiants de reporter sur la partie gauche d'une feuille ce qui a été dit dans une conversation, et sur la partie de droite de cette feuille, de reporter ce que les participants à la conversation ont compris. Voici un exemple de la manière dont ce devoir a été accompli par les étudiants

Le mari: Daniel est arrivé à mettre aujourd'hui la monnaie dans le parcomètre sans que j'aie besoin de le porter.

L'épouse: Est-ce que tu l'as amené au magasin de disques?

Le mari: Non, j'ai été chez le cordonnier.

L'épouse: Pourquoi ?

Le mari: J'ai acheté de nouveaux lacets pour mes souliers.

L'épouse: Tes mocassins auraient drôlement besoin de nouveaux talons.

Cet après-midi, alors que je ramenaient Daniel, notre fils de 4 ans, de la crèche, il est arrivé à mettre la monnaie dans le parcomètre lorsque nous avons stationné dans une zone bleue, alors qu'auparavant je devais toujours le porter pour qu'il y parvienne.

S'il a mis de la monnaie dans un parcomètre, cela signifie que tu t'es arrêté alors qu'il était avec toi. Je sais que tu es allé au magasin de disques soit en allant le chercher, soit en revenant. Était-ce sur le chemin de retour, de sorte qu'il était avec toi, ou était-ce à l'allée, et tu étais ailleurs avec lui au retour ?

Non, je me suis arrêté au magasin de disques à l'allée et je me suis arrêté chez le cordonnier au retour, alors qu'il était avec moi.

Je connais une raison pour laquelle tu t'es peut-être arrêté chez le cordonnier. Pourquoi y es-tu allé en fait ?

Comme tu te souviens, j'ai cassé les lacets de mes souliers bruns l'autre jour, c'est pourquoi je me suis arrêté pour en acheter de nouveaux.

Tu aurais pu faire autre chose à quoi je pensais. Tu aurais pu faire réparer les talons de tes mocassins. Tu ferais mieux de t'en occuper le plus tôt possible.

Les étudiants n'eurent pas de difficulté à remplir la partie de gauche, mais la partie de droite leur semblait incomparablement plus difficile. Ils demandèrent combien il fallait mettre dans cette partie. Garfinkel leur imposa progressivement plus de précision et de clarté, et la tâche en devenait chaque fois plus laborieuse. Finalement, lorsqu'il exigea qu'ils assument qu'ils ne savaient ce que ces époux ont dit, seulement en lisant littéralement ce qu'ils avaient écrit littéralement, ils abandonnèrent en se plaignant que la tâche était impossible.

Leur plainte ne portait pas sur la longueur de la tâche, mais sur la reconnaissance que, quoi que ce soit qu'ils écrivent, Garfinkel pouvait exiger plus de clarté, plus de précision. Il leur semblait que le fait d'écrire développait les embranchements de la conversation, et que c'est proprement la manière de remplir la tâche qui en multipliait les aspects. Si les deux époux se sont compris mutuellement, et si cette compréhension devait résider dans leur accord sur des faits, il devrait être possible de mentionner ces faits. L'impossibilité de la tâche montre qu'il n'en est rien. La difficulté venait en fait de ce que les étudiants devaient expliciter ce que les partenaires de la conversation avaient compris. Si la question avait été de dire ce que les partenaires ont dit, il n'y aurait pas eu de problème. Les étudiants auraient distingué ce que les partenaires ont dit de ce dont ils ont parlé. La partie de droite contiendrait donc une version nouvelle de ce qui a été dit par les partenaires. Les étudiants auraient alors eu à justifier la correspondance entre leur version et ce que les partenaires ont dit. La version des partenaires serait alors traitée d'elliptique, incomplète, vague, etc., et la correspondance entre les deux versions serait validée par l'appel à de nouveaux faits : ce que les partenaires avaient à l'esprit, ce qu'ils voulaient, leur sincérité etc. Pour ce faire, les étudiants auraient pu invoquer leur connaissance de la communauté et de ce que l'on sait dans cette communauté. Et de cette manière, pour toute version de ce que les partenaires ont vraiment dit, ils pourraient invoquer la compétence de Garfinkel, en tant que membre

de la même communauté, pour "voir" la correspondance entre les deux versions. Et si Garfinkel avait alors insisté pour plus de clarté etc., il aurait été accusé de pédanterie, de ne pas vouloir "voir" ce que tout le monde "voit".

Cette explication montre pourquoi la tâche des étudiants devenait de plus en plus difficile. Elle n'explique pas pourquoi elle s'avérait finalement impossible. Pour ce faire, une autre attitude se révèle meilleure. Cette attitude (la réduction ethnométhodologique) consiste à ignorer la relation signe/ référent, comme étant une propriété respectivement de quelque chose qui est dit et de ce qui a été dit. De cette manière, l'on exclut l'assomption selon laquelle, pour comprendre un usage dans une communauté il faut en partager les connaissances substantielles. Ce faisant, nous excluons aussi qu'un tel accord sur les faits, explique la compréhension mutuelle.

Si nous mettons entre parenthèse le caractère référentiel accordé aux signes, alors, ce que les partenaires se disent ne peut être séparé de la manière dont ils le disent. La justification de cette mise entre parenthèse n'est pas seulement dans ce cadre de fournir une explication de l'impossibilité pour les étudiants de remplir leur tâche, mais de manière générale, elle me semble indispensable pour expliquer le fait que nous nous comprenions mutuellement, le phénomène de l'intersubjectivité. En effet, dans la mesure où cette compréhension mutuelle est expliquée par un accord des partenaires sur les faits, nous faisons une pétition de principe, puisque cet accord sur les faits ne peut être distingué de l'usage dont il est fait des signes, donc de l'intersubjectivité.

Cette nouvelle attitude invite donc à ne pas distinguer ce qui est dit, de ce dont il est question (53), mais le fait qu'un partenaire a parlé de la manière dont il a parlé. Dans cette attitude, ce que les étudiants ont écrit dans la partie de droite de leur feuille peut être interprétée non comme une version établissant une correspondance avec la partie de gauche, mais comme une instruction à Garfinkel,

comment il doit lire la partie de gauche. Leur tâche aurait donc été de fournir des instructions complètes pour voir ce que les partenaires se sont vraiment dit. En insistant sur le caractère incomplet de leurs instructions, Garfinkel leur laisse entendre que leurs instructions montrent seulement ce que les partenaires ont peut-être dit, hypothétiquement dit etc. L'insistance de Garfinkel a donc été comprise comme si leurs instructions n'étaient pas complètes. Ils supposaient que la différence entre ce que les partenaires avaient vraiment dit et ce qu'ils pouvaient avoir dit, était une différence dans la complétude des instructions. L'impossibilité de remplir cette tâche, donc de donner des instructions complètes, réside dans l'impossibilité de donner des instructions complètes. Garfinkel leur avait demandé en fait de réparer l'incomplétude essentielle de tout ensemble d'instructions. Il leur avait donc demandé d'expliquer ce qu'ont fait les partenaires, comme si ce que les partenaires ont fait, était en conformité stricte avec des règles de procédure qui expliquent la méthode pour dire ce qu'ils disent. Toute description est munie essentiellement d'un etc., parce qu'aucune description complète ne peut être donnée des règles, en dehors de leur application. La compréhension mutuelle n'est donc pas le fait d'un accord sur les faits, ni le fait d'une stricte obéissance à des règles, mais dans les "various social methods for accomplishing the member's recognition that something was said-according-to-a-rule and not the demonstrable matching of substantive matters" (1967:30). C'est dire que la compréhension mutuelle des époux est le fait d'un "travail" et de la reconnaissance d'un "travail" par l'autre, "whereby what was said is or will have been understood to have accorded with their relationship of interaction as an invokable rule of their agreement, as an intersubjectively used grammatical scheme for analysing each other's talk whose use provided that they would understand each other in ways that they would understand" (1967:30-31).

La pétition de principe dont j'ai fait mention auparavant, concerne la critique des ethnométhodologues aux sociologues ordinaires : dans la mesure où ceux-ci négligent le caractère opérationnel de la

compréhension mutuelle, ils font appel à leur "common sense knowledge" exactement au même titre que les autres acteurs sociaux, afin de décider ce que les partenaires ont vraiment dit, vraiment fait, "i.e., to use common sense knowledge of social structures as both a topic and a resource of inquiry" (1967:31).

1.8.3. La réduction phénoménologique permet de dégager les structures essentielles de l'objet intentionnel. Qu'en est-il de la réduction ethnométhodologique ? Dans la mesure où elle cherche précisément à expliquer la possibilité de la compréhension mutuelle, l'ethnométhodologie ne peut pas en appeler à des structures des faits sur lesquels porte cette compréhension. Mais, comme l'a montré l'exemple précédent (de même que le procédé des raccourcis (glossing) la compréhension mutuelle ne peut non plus être ramenée à une conformité littérale avec des règles transsituationnelles. La compréhension mutuelle est le fait d'opérations des partenaires, dans leur situation, produisant des formulations ou des comportements, tels qu'ils peuvent être rationnellement, compris comme étant en accord avec des règles. C'est dire que l'ethnométhodologie cherche à analyser les activités quotidiennes des acteurs sociaux "a) in that they exhibit upon analysis the properties of uniformity, reproducibility, repetitiveness, standardization, typicality, and so on; b) in that these properties are independent of particular production cohorts; c) in that particular cohorts independence is a phenomenon for member's recognition; and d) in that the phenomena a), b), c) are every particular cohort's practical, situated accomplishment" (Garfinkel/Sacks, 1970:346). L'ethnométhodologie pense que tant l'assomption d'un consensus sur les faits que l'assomption d'un consensus cognitif sur les règles, n'expliquent pas la compréhension mutuelle, son caractère ordonné, stable, standardisé etc., mais les présupposent (54).

1.8.4. J'aimerais finalement souligner un point plus proprement philosophique. L'attitude naturelle qui consiste à ignorer le caractère opérationnel de la compréhension mutuelle peut être elle-même comprise

comme une sorte de réduction. A. Schütz (1962:229) a parlé de l'"epoche of the natural attitude". Cette réduction ordinaire ne porte pas seulement sur le caractère opératoire de notre interprétation du monde dans l'attitude naturelle, mais également sur sa contingence. L'acteur social "does not suspend belief in the outer world and its objects, but on the contrary, he suspends doubt in its existence (l'existence de cette croyance)" "et "it needs a special motivation, such as the irruption of a 'strange experience' to make us revise our former beliefs" (Schütz, 1962:228). M. Natanson (1962: XLIV) suggère que les expériences étranges que Schütz mentionnait, était l'angoisse de la mort (55). D'autres auteurs ont également souligné la part de foi investie dans nos schèmes de présuppositions (M. Polanyi, 1964). Ce point ne peut être développé ici, mais il voulait seulement attirer l'attention sur une dimension philosophique importante de l'ethnométhodologie. Elle peut être comprise comme une étude empirique révélant les dimensions fondamentales de notre existence humaine en tant qu'êtres sociaux. Il y a plus d'un parallèle entre la problématique de notre corporéité et celle de notre existence sociale. Les deux sont des conditions de notre existence, et pourtant il nous semble que nous en libérons si nous parvenons à les comprendre. Hegel avait décrit la liberté comme la conscience de la nécessité. L'ethnométhodologie n'est pas une anthropologie philosophique. Mais elle peut y contribuer.

### 1.9. Le critère d'adéquation

La brève présentation de l'analyse des procédures garantissant la fiabilité des codifications par Garfinkel (cf. § 1.6.), a montré que l'application des règles de codification n'était pas possible sans recourir à des mesures ad hoc, mesures qui étaient puisées dans les compétences sociales du codeur. L'argument des ethnométhodologues n'est cependant pas une critique à un manque de précision, de rigueur scientifique etc. L'argument est d'ordre méthodologique: la manière dont se fait la codification détermine le statut explicatif et descriptif du résultat de ces codifications.

Dans leurs propres travaux, les ethnométhodologues ne cherchent pas à rivaliser de rigueur avec les approches standards. Ils ne cherchent pas à exploiter les erreurs, les biais, les faibles taux de corrélation des enquêtes ordinaires. Ils ne cherchent pas à remédier à cet état de chose, tout au plus, ils en font un phénomène à analyser. Il est donc à prévoir que dans leurs propres travaux il y aura également des procédures "à toute fin pratique" et ad hoc. La décision sur l'exactitude d'une transcription de bande magnétique est une décision "à toute fin pratique"? Combien de détails faut-il reporter? Il y a à cela des limites pratiques (L. Churchill, 1971:190). De même, toute analyse peut se poursuivre sans qu'il soit possible de décider en principe quand elle est achevée. Tout texte non seulement est compris d'une certaine manière dans une situation, mais de plus offre une variété d'autres interprétations possibles, interprétations qui toutes éclairent sous un autre jour l'interprétation qui en a été donnée, dans cette situation. D'autre part, les ethnométhodologues recourent explicitement à leur maîtrise du langage naturel (cf. § 1.7.1.). C'est là une différence avec les approches ordinaires: ce recours est explicite, et de plus l'analyse doit précisément l'explicitier. C'est ainsi que G. Psathas (1977:86) a pu décrire l'ethnométhodologie comme une pratique sociale dialogique et réflexive qui tente d'expliquer les méthodes de toute pratique sociale, y compris la sienne (56).

La spécificité de l'approche ethnométhodologique ne réside donc pas dans des techniques particulières, mais dans le phénomène analysé. Son succès ou non, dépendra évidemment en grande partie de sa capacité de développer des techniques efficaces, de standardiser ses résultats, de montrer une accumulation de résultats, bref de fournir un savoir. Mais sa légitimité n'est pas liée à son succès, sinon à la justification du choix de son objet d'analyse: les ethnométhodes. La question se pose néanmoins: quel critère l'ethnométhodologie peut-elle avancer pour justifier l'adéquation d'une analyse particulière? Dans quelles conditions, une telle analyse peut-elle être démontrée fautive (57). Cette question concerne notamment le problème du

caractère cumulatif des recherches en ethnométhodologie. Ce caractère est rendu aléatoire en sociologie ordinaire selon H. Garfinkel (1967:5), H. Sacks (1963: § 1.4.) du fait de l'indexicalité. Puisque les sociologues se basent pour leurs études sur la description des actions sociales telle qu'elle est fournie par les acteurs sociaux leurs descriptions (et partant leurs explications) sont sujettes aux conditions mêmes de ces descriptions. Le caractère cumulatif est garanti par le degré de standardisation des descriptions fournies par les acteurs sociaux (58). Qu'en est-il pour les études ethnométhodologiques ?

A. Wootton (1975:65-75) s'est adressé à ce problème. Pour ce faire, il commence par discuter d'une analyse de R. Turner. Elle concerne l'extrait de conversation suivant :

1. Le psychologue: ... Que faites-vous ?
2. La patiente : Je suis une nurse, mais mon mari ne me laisse pas travailler.
3. Le psychologue: Quel âge avez-vous ?
4. La patiente : Trente et un, en décembre.
5. Le psychologue: Que voulez-vous dire, il ne vous laisse pas travailler ?

Je me limiterai à l'analyse de la question, ligne 3 : "Quel âge avez-vous?" Cette question peut figurer sur un questionnaire. Elle peut aussi apparaître dans un concours où l'âge est une condition de participation. Dans ce contexte, R. Turner l'analyse comme un reproche(59). Le caractère de reproche apparaît lorsque l'on observe que cette question du psychologue suit l'information de la patiente, selon laquelle son mari ne la laisse pas exercer sa profession. D'autre part, la prochaine question du psychologue revient précisément sur ce point (ligne 5). Cette interprétation n'est-elle pas douteuse: ne peut-on pas comprendre cette même question comme un doute (vous ne sauriez avoir l'âge que vous paraissez et vous laisser interdire l'exercice de votre profession), ou l'expression d'une indignation (il est inadmissible qu'à votre âge l'on puisse vous interdire...), plutôt

qu'un reproche (A votre âge, vous ne devriez pas tolérer de telles interdictions)? L'interprétation en terme de reproche peut s'asseoir sur une considération sémantique: l'activité (il ne me laisse pas travailler) n'est pas compatible avec la catégorie d'âge de la dame (category bound activity, H. Sacks, 1974:216ss, cf. § 2.3.) (60).

A. Wootton discute de ces doutes en formulant deux types de questions: l'interprétation est-elle correcte et l'analyse est-elle adéquate ? Pour la première question, il se demande si la machinerie de l'analyste peut nous assurer qu'il s'agit bien d'un cas de reproche plutôt que d'un cas de promesse, par exemple. Il est clair qu'il ne peut y avoir de tel critère, et cela, à mon sens, simplement parce que l'analyse ne veut pas prouver qu'il y a là un reproche ou une promesse. L'analyse veut montrer comment un reproche a été accompli, et comment il a été compris comme tel. Si un lecteur est certain qu'il s'agit d'un cas de promesse alors que l'ethnométhodologue analyse un cas de reproche, il n'y a pas de défaut à l'analyse, mais une différence dans la compétence du langage naturel entre l'analyste et le lecteur. Par contre, l'analyste peut éventuellement s'adresser au lecteur et chercher à découvrir ce qui pour celui-ci a fait de ce texte une version de promesse. Sur ce point, l'ethnométhodologie partage quelques ressemblances avec les analyses phénoménologiques, par exemple de Schütz (1932), lorsque celle-ci cherche à découvrir les différentes couches de sens (Sinnschichten). Tous deux cherchent comment s'est constitué un sens. Mais aucune de ces analyses ne permettent de "voir" le sens, respectivement la conversation (cf. R. Turner, 1977: 199). Elles cherchent à en expliciter les conditions de constitution, les opérations sous-jacentes (61).

Quant à la question de l'adéquation, A. Wootton constate que la machinerie des analyses ne fournit pas de règles proprement optionnelles ou obligatoires. Une règle optionnelle permet de dire que si A alors B ou C, et une règle obligatoire permet de dire que si A alors B. De telles règles sont utilisées dans les explications de la linguistique générative ou dans les analyses de Searle (1969/72; cf. § 7.3.).

En fait de telles règles ne semblent possibles que dans l'analyse de situations ou de locuteurs idéalisés. C'est le cas tant pour Chomsky que pour Searle. Mais ces analyses laissent dans l'ombre la manière dont s'y prend le locuteur réel pour réaliser ses actes linguistiques. Les analyses ethnométhodologiques ne peuvent donc pas (par définition) établir de telles règles. En fait, l'application de tout critère, de correction ou d'adéquation est lui-même indexical (K.O.W. Leiter, 1978:16), car il ne peut jamais prévoir comment il doit être appliqué intelligemment dans ce cas, au même titre que les règles de codification vues plus haut (cf. § 1.6.).

Il découle de ces considérations que l'analyse d'un reproche dans un cas, ne peut valoir nécessairement pour l'analyse d'un reproche dans un autre, car ce qui a permis d'accomplir et de reconnaître un reproche dans un cas, n'est pas nécessairement ce qui a permis de l'accomplir ou de le reconnaître dans un autre cas.

H. Garfinkel (1979) résume cette situation par le principe paradoxal du "unique adequacy requirement of methods for the study of local phenomena". Cette formulation est paradoxale parce qu'elle demande un critère pour chaque cas unique, ce qui semble contradictoire, un critère étant ce qui peut s'appliquer précisément à plusieurs cas, comme une mesure. C'est pourquoi il ne s'agit pas de critère, mais d'un "requirement", une maxime. Cette maxime demande que l'analyse soit fidèle à la manière dont s'est produit le phénomène hic et nunc. Elle requiert que les méthodes dévoilées par l'analyste soit une partie du phénomène. Cela signifie que l'explication d'un phénomène soit purement endogène, le comprenant selon sa propre durée, selon sa propre localisation etc. (62).

Comment l'ethnométhodologie peut-elle fournir un savoir, si chaque cas analysé est unique ? Je n'ai pas trouvé de réponse explicite à cette question. Y a-t-il des invariants dans les méthodes appliquées par les acteurs sociaux (cf. G. Psathas, 1977:80ss)? P. McHugh & al. (1974:154) semblent l'affirmer lorsqu'ils disent de l'art

"art is art in so far as we can recognize that artistic activity shows some rule which is required for it to be called art in the first place....". Il doit donc être possible pour l'ethnométhodologie 1. de trouver une collection de méthodes utilisées à différentes fins, et 2. certaines structures qui expliquent pourquoi il y a ici un cas d'objet artistique et là un cas d'objet artistique, malgré toutes les différences, ici un cas de promesse et là un cas de promesse etc. Les phénomènes art, promesse, table, meurtre etc. forment une sorte de structure de surface dont il faut montrer la genèse. Cette genèse doit expliquer 1. comment cet objet est produit hic et nunc, et 2. comment cet objet est rendu hic et nunc équivalent à tel autre, un exemple d'objet artistique, de promesse, de table etc. (63).

L'ethnométhodologie doit montrer la grammaire qui gouverne la structure de surface. Or les exceptions sont un phénomène de surface, mais pas nécessairement des ethnométhodes. Ce qui permet l'application indexicale des règles n'est pas nécessairement lui-même indexical. C'est le pari de l'ethnométhodologie : obtenir sans fiction et sans réduction, une science exacte de l'action sociale (cf. Wieder/Zimmerman, 1976:124).

#### 1.10 Etapas du travail de H. Garfinkel

Avant de passer à une brève présentation du mouvement ethnométhodologique, j'aimerais présenter une périodisation des travaux de Garfinkel. En effet, pour les besoins de la présentation, j'ai considéré son oeuvre comme homogène. Or, je me suis limité ici principalement à ce que considère sa troisième période.

1. Dans une première période, pré-ethnométhodologique, j'inclus sa thèse, la conférence de 1955 pour les psychiatres et l'article de 1956 sur les dégradations. Trois auteurs semblent marquer sa pensée: T. Parsons pour la problématique de l'ordre social, A. Schütz pour le problème de l'intersubjectivité et E. Goffmann pour son intérêt

particulier pour les processus sous-jacents à l'action sociale, notamment les processus d'interprétation.

2. Dans une seconde période Garfinkel commence l'élaboration analytique de l'ethnométhodologie et les prises de position face aux courants dominants de la sociologie. Cette période irait de 1959 à 1963. Elle comprend la conférence sur la connaissance ordinaire des structures sociales, l'article sur la rationalité de 1960 (=1967, chp.8) l'élaboration du concept de la méthode documentaire d'analyse, (=1967, chp.3) et enfin l'article sur la confiance comme condition d'interactions stables. Tous ces articles ont en commun le souci d'élaborer de nouveaux concepts analytiques, la plupart dans une ligne proche de Schütz. En particulier le dernier article, 1963 sur la confiance, bien que très estimé par Goffman ne parut point dans les *Studies* (1967), au vu du caractère de "compliance" (conformité) aux règles qui y est défendu. Il modifiera son analyse des règles: ce n'est pas l'obéissance aux règles qui doit être observée, mais la manifestation de règles dans l'emploi, dans l'action (cf. T.P. Wilson 1970a,b.) Par ailleurs, la connaissance est encore analysée en terme de compétence, ligne qui sera suivie par A.V. Cicourel (1973) par exemple. Il semble toutefois plus raisonnable de considérer le corps de connaissance comme un corps occasionné in situ, (Blum, 1970) et la connaissance comme compétence, comme une ressource des participants à l'ordre social (W.W. Sharrock, 1974) Quant au savoir, il est une structure de l'action en tant que manifestation d'une maîtrise (cf. H. Garfinkel in Hill/Crittenden 1968:47). Néanmoins, cette conception continue à être représentée, notamment dans la tendance schütziennne en Angleterre (P. Filmer & al., 1972; Wilkinson/Grace, 1975). L'article de 1960, qui forme le chapitre 7 des *Studies* (1967), est une analyse de procédures quantitatives en sociologie, donc une prise de position envers la sociologie ordinaire, thème qui se retrouve dans d'autres écrits de cette période (1959, 1962).

3. Cette période va de 1964, date de l'article sur les procédures routinières qui sont à la base des activités quotidiennes (chp. 2 des *Studies*) en passant par les chapitres propres aux *Studies* et à

l'article en commun avec H. Sacks. Garfinkel y présente l'ethnométhodologie comme une approche autonome et consistante (chp. 1 de 1967; 1970) et se consacre à des analyses empiriques, que ce soient les fameuses démonstrations qui ont fait jaser (A. Goulnier, 1970:390-395) (64), ou l'étude d'une personne qui change de sexe (1967:chp.5). Cette phase est aussi caractérisée par un intérêt spécial pour l'analyse du langage, que ce soit dans la présentation de l'ethnométhodologie (1967: chp.1) ou dans l'article commun avec H. Sacks (1970). Il semble aussi que ce soit une période de collaboration et d'appui constant de H. Sacks, jusqu'à la mort de celui-ci en 1975.

4. Cette dernière période pourrait s'appeler "reste" dans la codification d'un questionnaire. Il s'agit de la période qui va de 1970 à nos jours. Durant cette période, hormis l'article de 1972 qui est une reprise partielle et faiblement modifiée du 1er chapitre des *Studies* (1967), il n'a plus rien publié (65). Il a participé au congrès de Boston, 1975, où il se serait définitivement brouillé avec A.V. Cicourel, et depuis 1976 il serait question d'un nouvel ouvrage, présentant à nouveau et de manière plus approfondie l'approche propre à l'ethnométhodologie, de même que des travaux de ses doctorants. Selon ses déclarations (1979) il semblerait que son intérêt se porte sur des thèmes autres que la conversation, mais ne les excluant pas: étude sur un cours universitaire, sur la formation de files. D'autre part, ses doctorants travaillent sur des données audio-visuelles, sur le travail des mathématiciens, des juristes etc. Cette période semble donc, dans la mesure où l'on peut en juger, une poursuite et un approfondissement du programme délimité dès 1967. Il semble cependant que c'est la troisième période qui soit la plus importante: les travaux effectués dans le cadre de l'ethnométhodologie durant cette décennie se réfèrent tous aux *Studies* (1967), parfois à l'article de 1963, très fréquemment à l'article avec H. Sacks (1970). Par la suite, ce sont les ouvrages de J.D. Douglas (1970), D. Sudnow (1972) et R. Turner (1974), tous recueils d'élèves, qui passèrent au rang d'oeuvres standard.

Cette périodisation des travaux de Garfinkel rejoint naturellement celle de l'ensemble des ethnométhodologues. C'est d'eux qu'il sera question dans le prochain chapitre.

## 2. Les ethnométhodologues

La discussion du cadre de l'analyse ethnométhodologique, tel qu'il se trouve développé par Garfinkel, a permis d'introduire des termes clés et de rendre attentifs aux phénomènes fondamentaux qui forment la spécificité de cette approche. Mais cette présentation, même si elle s'est limitée aux éléments programmatiques, n'épuise pas ce que l'on pourrait appeler l'ethnométhodologie théorique. C'est dire que la poursuite même des analyses amène des phénomènes nouveaux. Ce chapitre développera quelques nouveaux thèmes et termes clés qui forment des références habituelles dans le mouvement.

Cela concerne principalement deux tendances. La première s'est consacrée à l'explicitation des conséquences théoriques du programme développé par Garfinkel. Si cette première tendance ne forme pas un groupe à proprement parler, une seconde tendance, les conversationnalistes, est plus nettement distincte. La place qu'occupent ces analyses dans le cadre de l'ethnométhodologie doit être discutée. Il n'est pas rare en effet de trouver l'opinion selon laquelle les conversationnalistes forment le groupe qui a le plus d'avenir en ethnométhodologie, et que leurs travaux pourraient être intégrés dans la science "normale" (au sens de Kuhn), sans devoir assumer la particularité de l'ensemble du programme (cf. J. Phillips, 1978). Une troisième tendance, le groupe 'analyse' forme, de son propre aveu, une dissidence. Je la discuterai brièvement, principalement au vu de l'originalité de sa position.

Mais auparavant, j'esquisserai le développement du mouvement, car je doute fort qu'il soit "désormais connu" (Willener/Pidoux, 1979:100).

### 2.1. Le développement du mouvement

H. Garfinkel est sans conteste le fondateur de l'ethnométhodologie. Né en 1917 à Newark, il étudia d'abord à l'université de sa ville natale, l'université de North Carolina, et enfin à Harvard, où il fit son doctorat auprès de T. Parsons, en 1952 (Mckinney/Tyriakian,